

55/11

Novembre
1965
N° 11
mensuel

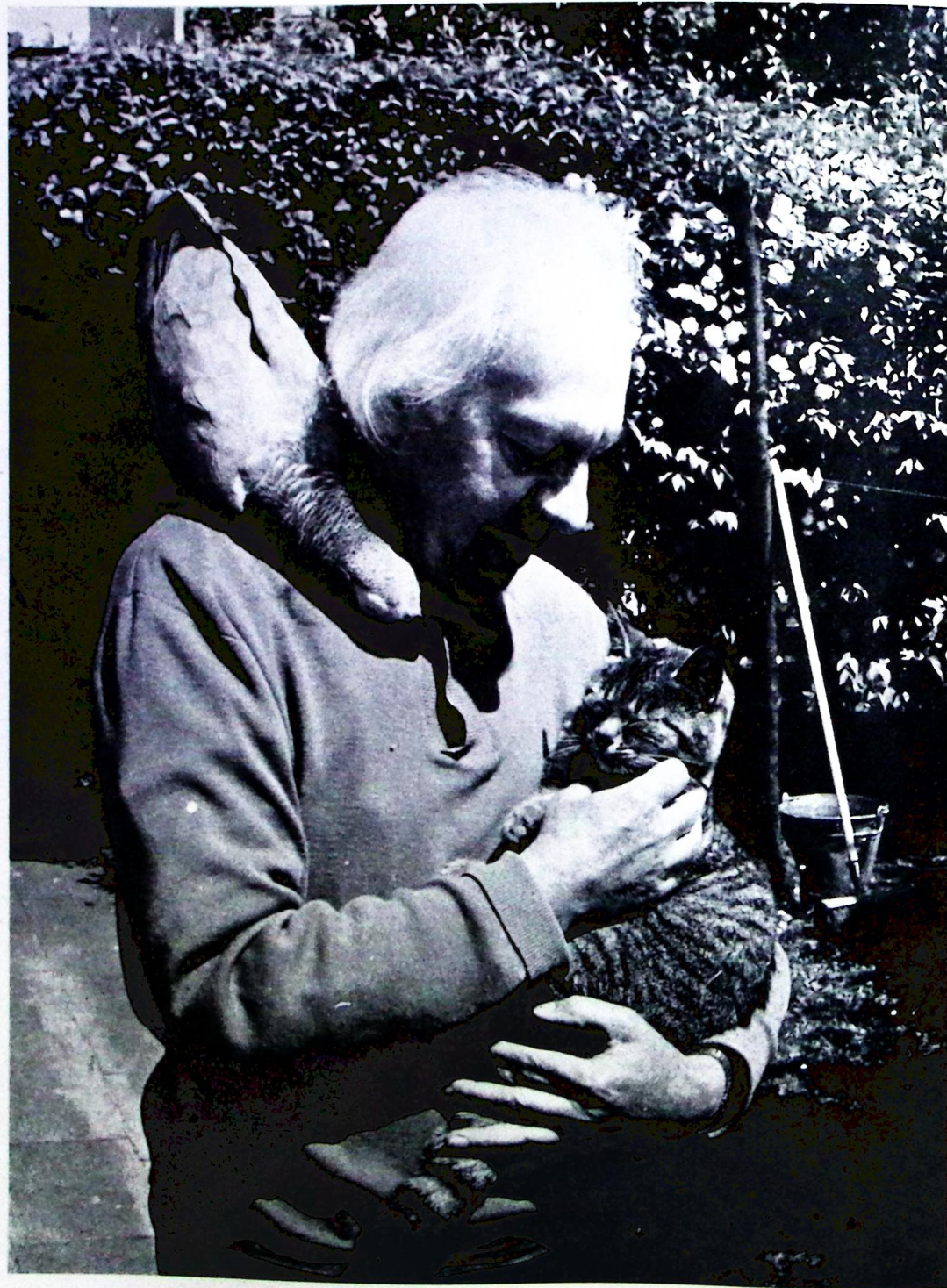
Centre Régional de la Région Centrale
1965
Maison de la Région Centrale
Place Albert 1er, 1
1400 - NIVELLES
Tel. (067) 21 35 01
Fax (067) 21 35 03



Brabant

tourisme

LA BELGIQUE REND ENFIN HOMMAGE A L'UN DE SES PLUS GRANDS POÈTES...



MAURICE CAREME

Fédération Touristique
de la
Province
de
Brabant



A.S.B.L.

4, RUE SAINT-JEAN
BRUXELLES 1

TEL. 13 07 50

PRIX DU NUMERO : 15 F

COTISATION : 100 F

ETRANGER : 120 F

C.C.P. 3857.76

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

SOMMAIRE

- Maurice Carême et le Brabant, par Anne Van Wolput ... p. 1
- Histoire du Métropolitain bruxellois, par Joseph Delmelle ... p. 4
- Visitez avec nous le Palais de Bruxelles, par E. Op de Beeck p. 7
- Le sentier cavalier de Villers-la-Ville à Louvain, par Albert Hanse p. 15
- Un des plus vieux cafés de Bruxelles en voie de démolition..., par A.V.W. p. 16
- Une visite à Hal, par Yves Boyen p. 20
- « Le Siècle de Rubens » p. 26
- Asse, terre du Houblon, par Marc-Antoine ... p. 31
- La Procession aux Chandelles de Montaigu, par Elex. Volont p. 32
- Le Journal d'une Forêt, par Gilbert Ninanne ... p. 37

Revue affiliée à l'Association des Journaux Périodiques Belges et Etrangers. Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

NOTRE COUVERTURE :

L'exposition « Léopold Ier et son règne » se tiendra de fin novembre au 15 janvier 1966.

Le portrait du Roi, attribué au peintre Winterhalter, se trouve dans le « Salon des Maréchaux ».

19-05-1993
Maurice CARÊME
et le BRABANT
derrière l'œil noir de la caméra de
Geneviève GRAND'RY

Emporte-moi mon cerf-volant

Emporte-moi haut dans le vent

CES deux vers, extraits du recueil *La Lanterne magique* auraient pu être pour Maurice Carême la suite logique, justifiée et méritée d'une carrière féconde. En fait, le cerf-volant et les œuvres du poète, l'ont bien conduit haut dans le vent et loin au-delà de nos frontières, mais ces quelques mots qui illustrent les premières images du film de Geneviève Grand'ry revêtent ici une toute autre signification et symbolisent un appel vers la paix de tous les enfants du monde.

Mais reprenons l'histoire à son début. Elle se déroule presque comme un conte de fée.

Il était une fois une petite fille qui rêvait de littérature et de peinture. Très jeune, elle écrivit des pièces de théâtre, mais les manuscrits oubliés jaunirent au fond d'un tiroir. Elle se lança alors dans les contes poétiques et là, obtint le prix de la Muse de Nadaud (Nord de la France).

A la même époque, elle brossa quelques toiles remarquables par leur pathétisme et leur facture originale.

De nombreux prix et diplômes d'Honneur, décernés principalement par la France, couronnèrent le début de la carrière fracassante de l'écrivain-poète et peintre.

Cependant, la jeune femme, dans cet esprit aventureux si propre aux artistes, chercha bientôt le joint entre ses deux passions, la poésie et la peinture et courageusement, défia toutes les lois de la sagesse en se jetant à corps perdu dans une nouvelle forme de l'art où tout lui était étranger : le cinéma.

Vous devinez la suite : la petite fille rêveuse est devenue aujourd'hui la grande et talentueuse cinéaste Geneviève Grand'ry.



Sous les yeux de la douce Caprine, femme et muse du poète, présente lors du tournage mais invisible sur cette photo, la cinéaste Geneviève Grand-Ry, donne de dernières indications à Maurice Carême avant les prises de vues.

Dès la parution de son premier court métrage, « Mardis Gras », les gens « du métier », mais aussi et surtout le public, remarquèrent très vite et admirèrent les conceptions originales de l'art, l'esprit poétique et l'imagination créatrice de cette nouvelle venue dans le monde cinématographique.

Geneviève Grand'Ry, enfin, réalisait son rêve; elle était lancée, et quel lancement !...

N'était-il pas tout naturel alors, que ce fût à elle que s'adressa le Ministère belge de l'Éducation nationale pour la réalisation de courts métrages destinés avant tout, bien entendu, aux écoles, mais également aux salles de projection de Belgique et de l'étranger, pour le grand public.

Heureux élèves qui, abandonnant gaiement livres d'histoire et anthologies classiques, s'initiaient ainsi à l'époque de la conquête des Gaules avec « Vestiges romains », à la beauté et

au charme floral avec « Orchidées, Fleurs étranges » et à la poésie de Ronsard à nos jours ayant pour thème « La Rose, Eve et des Fleurs ».

Geneviève Grand'Ry, fidèle à sa vocation poétique, se consacre toujours au charme émouvant des paysages campagnards, des fleurs et de la nature en général, puisqu'en ce moment, elle tourne « Le Bégonia belge », commandé par le Ministère de l'Agriculture.

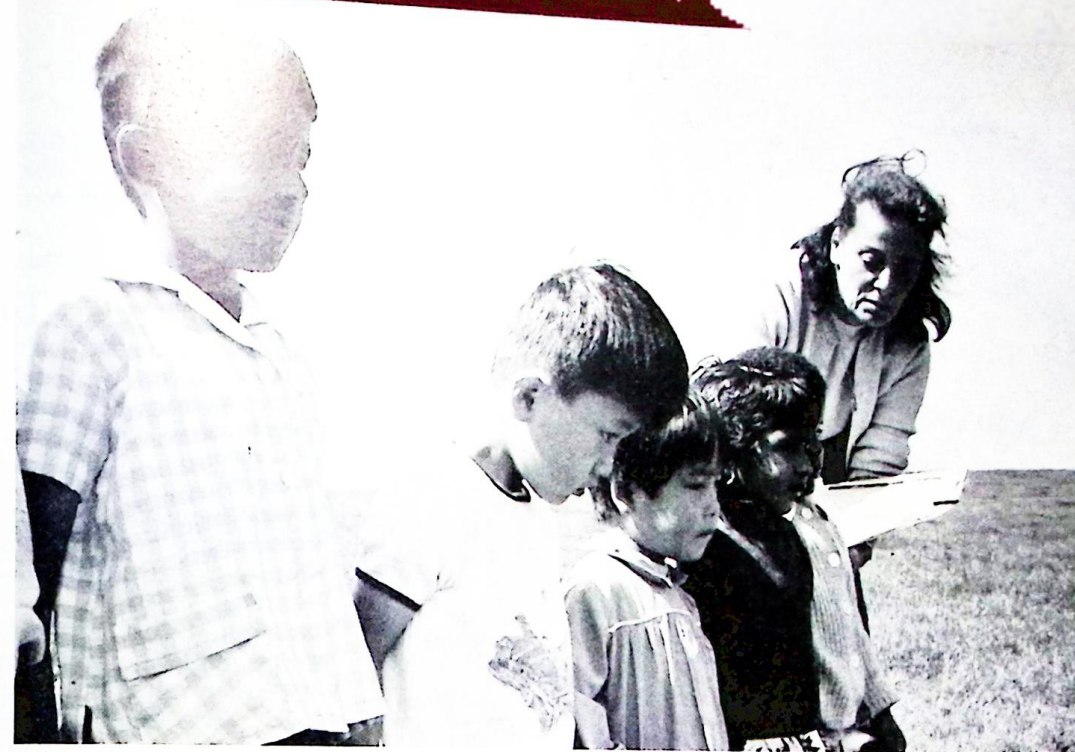
Mais la prose de ce film, française d'abord et dans un avenir proche, américaine, anglaise, néerlandaise, allemande et espagnole, ne détrônera pas la rime.

Les vers, en effet, ne sont pas oubliés : ils gardent la place d'honneur que leur beauté, leur tendresse et leur profondeur ont toujours justifiée.

Après la Russie, les États-Unis, la France et bien d'autres pays étrangers, la Belgique, par



... conte tiré du « Ruban Pompadour » où une chèvre parle et joue avec une fillette...



La ronde des enfants... symbole d'espoir et de paix. Un jour on a chanté : « Si tous les gars du monde... ». Le rêve, ici, est devenu réalité : pour ces enfants, qu'importe leur race ou leur couleur de peau, ils forment la longue chaîne de l'amitié universelle... Leçon de Grandeur et de Foi en l'Humanité...

(Photos : Copyright Jean Guyaux.)

l'intermédiaire de la pellicule, à la demande du Ministère de l'Éducation nationale, rend enfin hommage à l'un de ses plus grands poètes contemporains : Maurice Carême.

« Le poème n'est pas une expérience de laboratoire ou un travail de marqueterie; son but consiste avant tout à émouvoir, à exalter », affirma un jour le poète lui-même.

Sont-ce ces mots qui ont guidé Geneviève Grand'Ry, ou est-ce tout simplement son intuition artistique qui lui a dicté toute la mise en scène du film ?

Dès les premières images, nous nous trouvons au cœur de notre beau Brabant wallon, terre si chère à Maurice Carême :

*Ce sont talus de mon enfance
Encore tremblants d'églantiers
Où le passé revient briller
Entre des volées de semences...*

Et pourtant, ce n'est pas son Brabant que le poète chante ici, mais la technique cinématographique de Geneviève Grand'Ry remplace sa voix.

Molles ondulations du Brabant, collines verdoyantes, plaines couvertes de champs de blé, petits ruisseaux délicieusement accidentés, vieilles pierres grises ou ruines grandioses, voilà le décor charmant, émouvant ou sublime qui s'inscrit parfaitement en toile de fond de ce beau film : « Maurice Carême, poète de la Paix ».

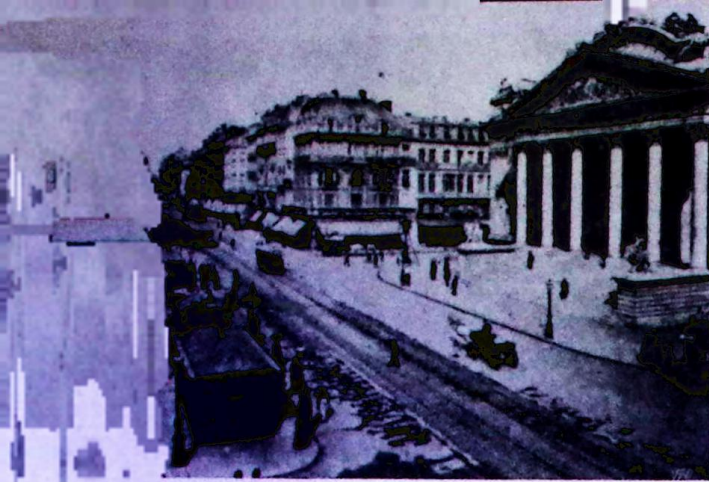
La première séquence débute par l'envol d'un cerf-volant vers le ciel :

*Emporte-moi mon cerf-volant
Emporte-moi haut dans le vent
Je veux faire le tour du monde
Et descendre où il me plaira,
Pour entrer dans toutes les rondes
Où rient des enfants comme moi.*

La suite du film illustre des extraits d'autres poèmes : « Heure de Grâce », « La Cage aux Grillons », « La Grange bleue »... et un petit conte tendre et gracieux où une chèvre malicieuse et espiègle parle et joue avec une fillette...

A la dernière prise de vue, nous voyons retomber le beau cerf-volant dans un champ, et une ribambelle d'enfants de toutes les nationalités, Vietnamiens, Français, Indonésiens, Japonais, Noirs, Chinois, Indiens, Chiliens, Turcs, Nord-Africains, Américains, Anglais, Polonais, Arméniens, Israélites et Israéliens, Scandinaves et Belges..., courent vers l'oiseau de toile et entament une ronde autour de Maurice Carême qui les a rejoints. Et tous procèdent à un grand lâcher de pigeons, signe de liberté et de paix, tandis que le récitant égrène les derniers vers :

*J'ai songé bien des fois à un monde
[plus généreux...
... Et il faudrait si peu pour que
[ce monde naisse...
Anne VAN WOLPUT.*



Histoire du Métropolitain Bruxellois

ON a beaucoup parlé, on parle souvent et on parlera de plus en plus fréquemment sans doute du métro — ou semi-métro — bruxellois.

Le visage de la capitale s'est profondément modifié depuis la fin de la dernière guerre. L'exposition de 1958 a fourni, aux urbanistes, l'occasion de remodeler une partie de la ville dont, en particulier, le secteur de celle-ci axé sur les boulevards circulaires. Auparavant, la Jonction Nord-Midi avait sonné le glas de quelques vieux quartiers et suscité de nouvelles perspectives. Au cours du dernier lustre, la mutation architecturale commencée de la sorte s'est poursuivie sans désespérer. Bruxelles, aujourd'hui, n'offre plus qu'une vague ressemblance avec la ville d'avant un certain tragique dix mai. Nous gardons, fort heureusement, quelques témoins attestant de la continuité, de la pérennité, de la permanence bruxelloise : l'Hôtel de Ville, la cathédrale Saint-Michel — qui, pour nous, restera longtemps encore la collégiale Sainte-Gudule —, la colonne du Congrès, l'église Notre-Dame des Victoires et, entre autres, ce « mammoth » qu'est le palais de Justice.

On sait que la construction du métro a été entamée à Bruxelles. Dans quelques années, la mise en souterrain de nos transports en commun étant enfin réalisée et — entretemps —

PHOTOS... D'HIER !

... Voici quelques documents qui attendriront les vieux Bruxellois et montreront, à tous, combien la capitale a changé !

BRUXELLES. — Place de la Bourse, avant 1910.

SAINT-JOSSE-TEN-NOODE. — Chaussée de Louvain.

BRUXELLES. — Avenue Louise.

SAINT-JOSSE-TEN-NOODE. — Gare du Nord et place Rogier.

Collection : Joseph Delmelle.

les buildings à l'américaine s'étant multipliés, une nouvelle étape de la transformation aura été franchie. Nous sentirons-nous encore chez nous dans cette ville très différente de celle où nous avons grandi et où nous vivons ? L'homme étant un animal aux facultés d'adaptation assez étonnantes, nous finirons par nous habituer aux changements sans toutefois oublier le passé et sans y penser de temps à autre avec nostalgie. Au demeurant, nos pères n'ont-ils pas dû s'habituer eux aussi ? Ville en expansion depuis un siècle, Bruxelles n'a cessé d'avoir toujours quelque chantier : voûtement de la Senne, établissement des liaisons ferroviaires Gare Josaphat-Gare du Cinquantenaire ou Gare de Schaerbeek-Gare du Luxembourg... Avec ces voies ferrées se développant sous le sol, ne possédons-nous pas, depuis longtemps, une sorte de métro dont il subsiste encore une station au moins, la petite Gare de Saint-Josse dressant toujours son bâtiment en néo-Renaissance à front de la Chaussée de Louvain, à hauteur du Boulevard Clovis ?

On ignore généralement que Bruxelles a failli être dotée d'un « chemin de fer électrique souterrain » voici près de trois quarts de siècle. C'est en janvier 1893 qu'un certain Alphonse Mullender exposa le projet qu'il avait conçu. Ridiculisé par la presse de l'époque, ce projet prévoyait la création d'un métropolitain à deux tunnels et deux tracés. Le premier tracé aurait relié le Nord à la Porte de Schaerbeek par la Place de Brouckère, la Bourse, les Galeries Saint-Hubert, la Place Royale, la Porte de Namur, le Quartier Léopold, la Rue de la Loi, la Place Saint-Josse et la Place Surllet de Chocquier. Le second tracé aurait mis en communication la Porte de Namur à la Bourse via la Porte Louise, la Porte de Hal, le Midi et la Place Anneessens. Les deux tracés auraient eu, à la Bourse, un point de contact et de correspondance.

Le projet Mullender ne se bornait pas à l'établissement d'un double tracé. Il s'intéressait aussi à l'exploitation du métropolitain, prévoyait — à chaque station terminus — un départ toutes les 150 secondes, envisageant de doter chaque halte d'un ou de plusieurs ascenseurs de grande capacité, etc. Les convois, selon les estimations de l'auteur du projet, auraient circulé à une moyenne horaire de 25 kilomètres. Autre chose : le coût des travaux nécessaires à la réalisation du « chemin de fer électrique souterrain » se seraient élevés à 17 milliards et demi de francs-or. Ces frais auraient pu être amortis, selon toute probabilité, en 25 ou 30 ans !

Le Liégeois Alphonse Mullender, qui était ingénieur, n'était nullement un fantaisiste. Il

connaissait parfaitement ce dont il parlait et était d'avis qu'il fallait voir et faire « grand » afin de ménager l'avenir. Il s'intéressa de près à la construction du métropolitain parisien et, à ce sujet, son fils, Maurice H. Mullender, à bien voulu nous confier : « J'ai gardé le souvenir d'un entretien que mon père avait eu avec le baron Empain lorsque ce dernier eut pris en mains l'établissement du métropolitain à Paris, entreprise qu'aucune firme ou groupement financier français n'avait voulu assurer, n'ayant aucune confiance dans ce projet. Le baron Empain montrant certains plans à mon père, celui-ci les avait trouvés mesquins quant aux voies d'accès avec les chaussées et également quant au tracé général. Mon père avait dit au baron Empain : mais ces plans sont pour les temps actuels ! que donneront-ils pour l'avenir ? Voyez « grand », avait dit mon père, « très grand même », car il s'agit de la vie future de Paris. Et mon père avait suggéré d'établir un tracé différent, pour le réseau futur, en adoptant un système de quadrillage qui aurait permis de se rendre partout, à Paris, avec un seul changement de ligne. Les vues grandioses de mon père ne formaient pas une utopie et les travaux actuellement en cours pour l'allongement des stations de métro et le développement ou l'élargissement des voies d'accès montrent que le projet initial était en effet « mesquin »... ». Rappelons, par ailleurs, que, lors du décès d'Alphonse Mullender, le baron Holvoet, alors gouverneur de la province d'Anvers, devait faire remarquer : « Il eut le tort de naître trop tôt pour que ses idées et ses projets soient retenus ». En réalité, Alphonse Mullender n'était pas né trop tôt mais il s'était heurté à l'incompréhension de nos dirigeants, à leur scepticisme et à leur étroitesse de vue. Pourquoi, à une époque où les Belges construisaient des voies ferrées dans toutes les parties du monde, au Mexique comme en Chine, en Iran comme en Colombie, et où ils collaboraient à l'établissement du métropolitain parisien et creusaient celui d'Héliopolis, pourquoi n'auraient-ils pas été capables de doter Bruxelles d'un chemin de fer électrique souterrain ?

Le projet d'Alphonse Mullender se heurta donc au scepticisme, souvent teinté d'ironie, de ses contemporains. Pourtant, quelques ingénieurs s'intéressèrent à lui. Et c'est ainsi que l'idée du chemin de fer électrique souterrain allait resurgir en 1901 d'abord, en 1909 ensuite.

En 1901, l'ingénieur Victor Tahon devait préconiser l'établissement d'un métropolitain reliant Schaerbeek à Forest.

A la veille de l'exposition de 1910, en 1909, on reparla à nouveau du métro et un nommé Helleputte, chargé de faire rapport au gouver-

nement sur la possibilité de réaliser le projet, estima qu'il était dangereux d'entreprendre sa mise en œuvre, faisant remarquer que la nature du sous-sol bruxellois risquait fort de causer de catastrophiques mésaventures et que « les travaux souterrains sont beaucoup plus difficiles, exposés à beaucoup plus d'aléas, que les travaux à ciel ouvert ».

On reparla encore du métro en 1930. Comme celui de 1901, le projet présenté alors prévoyait l'utilisation des pertuis existants de la Senne.

Ensuite, pendant trente ans, les partisans du métro s'abstinrent de se manifester. Mais leurs adversaires ne manquèrent pas, quant à eux, d'accumuler les arguments plaidant en faveur du maintien des transports publics en surface. En février 1950, une étude relative à la modernisation du réseau bruxellois de nos transports en commun affirmait : « La construction d'un chemin de fer métropolitain dans une ville aussi étendue et de population aussi peu dense que Bruxelles exigerait des dépenses tellement énormes, de l'ordre de 200 millions de francs par kilomètre d'axe, qu'un tel chemin de fer ne peut être envisagé; il reste, par conséquent, le choix entre les tramways, les trolleybus et les autobus ».

C'est au lendemain de l'exposition de 1958 que, timidement, on se mit à envisager à nouveau la construction éventuelle d'un métropolitain.

A ce sujet, il est extrêmement intéressant de consulter les rapports annuels successifs du Conseil d'Administration de la Société des Transports intercommunaux de Bruxelles.

Le rapport de l'année 1959, publié en 1960, envisageait la « mise en souterrain d'itinéraires importants dans les zones encombrées ».

Le rapport relatif à l'année 1962 faisait allusion aux premières études relatives à la réforme structurelle du réseau de la capitale. Fait d'importance : le 29 janvier de cette année-là, un comité coordonnateur avait été créé dans le but d'étudier les moyens d'améliorer la qualité et le rendement des transports publics de personnes.

On voyait, dès lors, se profiler le métro bruxellois. Pourtant, c'est sans enthousiasme que le rapport du Conseil d'Administration de la Société des Transports intercommunaux de Bruxelles pour l'année 1963 signalait l'adoption d'un avant-projet de transports souterrains. Sans doute, faisait-il observer, « la mise en exploitation d'un semi-métro — voire d'un métro — aura-t-elle pour effet de revaloriser les transports en commun en leur assurant vitesse, régularité et confort, et conjointement à une politique de « park and ride » bien comprise, de leur valoir à nouveau la faveur des usagers ». Toutefois, ajoutait-il, « de telles réalisations sont malheureusement à échéance lointaine, au moins 5 à 10 ans; d'ici là, il faut à tout prix que les qualités des transports en commun et leur équilibre financier ne se détériorent pas davantage ». Pour finir, le document en question, faisant remarquer que la capacité d'une voiture de tramway équivalait à celle de soixante automobiles, préconisait — en attendant la mise en exploitation d'un métro ou semi-métro — l'adoption d'une politique efficace de la voirie : interdictions ou contingentements du stationnement, sens uniques, priorités de passage...

Aujourd'hui, la décision est acquise et les travaux ont commencé ici et là, au Rond-Point Schumann, Avenue de la Joyeuse-Entrée, Avenue de l'Astronomie, Parc de Bruxelles... Pendant quelques années, des chantiers resteront ouverts et la voirie, bien entendu, sera bouleversée au préjudice des automobilistes et des ressorts de leurs véhicules. Et un jour viendra où Bruxelles aura, comme Paris, Berlin, Moscou, Londres et nombre d'autres villes tentaculaires, ses « bouches » et ses stations de métro. On ne verra plus rouler les pesantes cages jaunes des « Tramways bruxellois » cahotant leurs passagers d'un bout à l'autre de l'agglomération. On finira par les regretter. Bruxelles ne perdra-t-elle pas, en les perdant, ce visage de grande ville de province qui est encore le sien actuellement en dépit de la prolifération des immeubles-tours ?

Joseph DELMELLE.

En marge
de l'exposition
Léopold I^{er}

VISITEZ AVEC NOUS LE PALAIS DE BRUXELLES

DE tous les bâtiments « officiels » de Bruxelles, le Palais Royal est le plus représentatif, le souvent cité et pourtant il est celui que l'on connaît le moins... Incroyable s'avère le nombre de touristes qui passent chaque année, Place des Palais, devant la façade la plus imposante qui se puisse admirer. Et quel Bruxellois ne souligne pas avec fierté à ses familiers ou amis en visite, les détails architecturaux de cette auguste demeure. Les employés qui, le matin, se hâtent pour aller accomplir leur besogne journalière, lèvent d'instinct la tête vers la coupole où doit flotter un drapeau à nos trois couleurs lorsque le Roi se trouve parmi nous.

Si le Parlement peut se considérer comme étant le « Siègne du pouvoir législatif », le Palais Royal est celui du « Pouvoir constitutionnel ».

Mais si chacun peut apprécier et admirer la façade du Palais, la photographe ou la filmer, combien peu sont connus les intérieurs de l'édifice royal. A l'exception de quelques personnages favorisés, munis d'une invitation, personne ne peut être admis à les visiter. Pourtant, certaines salles ont révélé leur beauté mais c'était à la suite d'événements heureux qui se déroulaient entre leurs murs : le bal de la Cour, les réceptions du nouvel an, le mariage de LL.AA. RR. les princes de Liège et enfin le fastueux mariage royal.

En marge de l'Exposition consacrée au roi Léopold I^{er}, nous avons reçu l'autorisation spéciale de visiter le Palais, et nous allons nous efforcer, dans ces quelques pages que nous livrons avec autant de ferveur que d'humilité, de vous faire connaître ce grandiose monument.

Retracer l'histoire du Palais du Roi n'est pas chose facile.

Les transformations apportées à la construction se sont succédées à un rythme accéléré, et nombre d'entre vous seront certes surpris d'apprendre que le Palais, à l'origine, se composait de deux petits palais.

Pour bien comprendre ceci, il faut remonter le cours des années jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. A cette époque, l'empereur Joseph II a confié le gouvernement de nos provinces au duc Albert de Saxe-Teschén qui, avec son épouse

l'archiduchesse Marie-Christine de Habsbourg, habitait l'ancien Palais de Charles de Lorraine, situé à l'actuelle « Place du Musée ».

Dans l'exercice de leur pouvoir, ils sont assistés de deux personnages importants : le ministre plénipotentiaire de l'Empereur, le comte de Barbiano de Belgiojoso et le commandant général des troupes autrichiennes, le baron de Bender.

Mais, n'allons pas trop vite. Nul n'ignore le terrible incendie qui, dans la nuit du 3 au 4 février 1731, anéantissait en quelques heures le splendide Palais des Ducs de Brabant qui couronna, depuis le Moyen Age, les hauteurs du Coudenberg. Pendant presque un demi-siècle le quartier est plutôt délaissé, sauf pour ceux qui

La reine Louise-Marie, par Wappers.
« Salon Bleu ».



En touristes avisés, préparez vos évasions en utilisant nos

“ 31 ITINÉRAIRES EN BRABANT ”

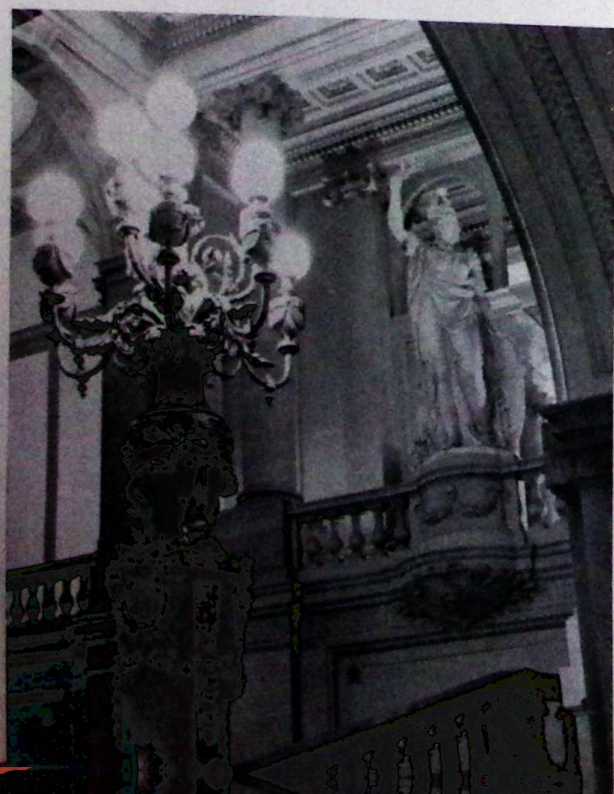
Bureau d'accueil : 2, rue Saint-Jean, Bruxelles. — C.C.P. : 3857.76. — Prix : 25 F (Membres : 20 F).

avaient à se cacher (lire à ce sujet M. L. Geerts : « Le dossier aux innombrables surprises du Parc de Bruxelles dont la création fut controversée » dans les Cahiers Léopoldiens n° 14/1962. Ajoutons immédiatement que l'histoire de tout ce quartier, depuis le Palais du Comte de Flandre jusqu'à la rue de Louvain, reste encore à écrire et serait sans aucun doute très intéressante).

Vers les années 1780, le « quartier du Coudenberg » semble soudain revivre : On a commencé à aménager le parc sous l'égide de Zinner et Guimard dessine les plans de l'actuelle Place Royale. On construit une maison dans la rue Bréderode (alors : rue Verte) pour loger M. Baudour, qui était responsable de la « Machine des eaux de Saint-Josse » (voir *Brabant* n° 10/64). Le long de l'actuelle Place des Palais (alors rue Bellevue) on construit deux hôtels destinés aux deux ministres précités. Ces immeubles sont érigés de part et d'autre de la rue Héraldique qui, alors, reliait la « rue Bellevue » à la « rue Verte ».

Ces deux hôtels sont construits par l'Abbaye du Coudenberg, qui a confié ce travail au célèbre architecte Montoyer. Dès l'achèvement des bâtiments, ils sont achetés par le Gouvernement autrichien. Celui situé à droite de la rue Héraldique est mis à la disposition du ministre plénipotentiaire et sera appelé « Hôtel Belgiojoso » ; l'autre, l'« Hôtel Bender » deviendra la résidence du Gouverneur militaire. Leur érection se situe entre les années 1783 et 1785.

L'escalier d'honneur que domine une statue de Minerve, par Fraikin.



La Grande Antichambre où l'on remarque le portrait de la princesse Charlotte (par Dawe), première épouse de Léopold Ier.

Pendant l'occupation française, les deux hôtels sont confisqués au profit de la République et le célèbre général Belliard, occupera l'hôtel Bender, tandis que le second sera le siège de la Préfecture du Département de la Dyle.

En 1803, Napoléon y séjourna avec Joséphine de Beauharnais et, quelques années plus tard, il y reviendra en compagnie de Marie-Louise...

Déjà en 1814, le prince d'Orange séjourne à son tour dans l'hôtel de la Préfecture, lors de son passage à Bruxelles.

Mais la création du Royaume des Pays-Bas, en 1815, nécessite la construction d'un palais royal à Bruxelles, car il est convenu que La Haye et Bruxelles seront, à tour de rôle, « ville de résidence du souverain ». Déjà un architecte est chargé d'étudier les plans, lorsqu'on décide — afin d'éviter de trop grandes dépenses — d'avoir recours à une solution à bon marché : on relie les deux petits palais existants par une colonnade, supprimant ainsi la rue Héraldique. Cette première transformation date de 1820, elle est suivie d'une deuxième qui se situe en 1827 et qui a été réalisée sous la conduite de l'architecte Suys. La façade, produit de cette solution « à bon marché », fut maintenue jusqu'en 1904, date à laquelle Léopold II charge l'architecte Maquet du soin de créer la façade actuelle. Nous y reviendrons plus tard.

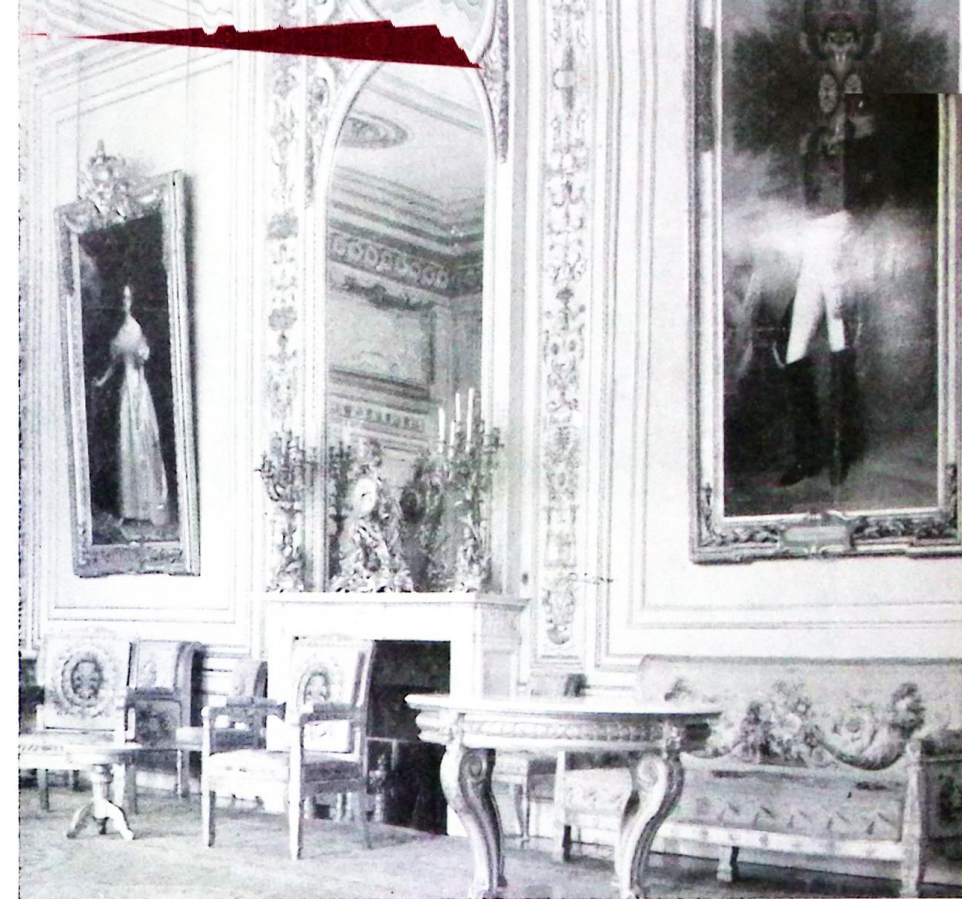
En 1865, le fondateur de notre dynastie ferme à jamais les yeux; son corps est transféré de Laeken et exposé dans une salle du Palais. L'édifice royal a ouvert largement ses portes de bronze devant la foule qui, pieusement, défile pour rendre un dernier hommage au Roi défunt.

Le Salon Blanc où S.M. le Roi accueille les ambassadeurs des pays étrangers venant lui présenter leurs lettres de créance.

Portraits de Léopold Ier par Winterhalter et Louise-Marie par Dubufe.

Léopold II qui, au cours de ses voyages, a été reçu dans maints palais; qui, en outre, a visité les palais du Louvre, des Tuileries et de Versailles et qui connaît le palais de Bruxelles à fond — car il y demeurait depuis sa jeunesse — a pu juger, établir des comparaisons... Il prévoit des plans d'agrandissement basés sur l'expérience acquise. Il sait avec précision ce

qu'il veut lorsqu'il donne à l'architecte Balat l'ordre de réaliser cette aile impressionnante qui abrite, entre autres, l'escalier d'honneur, la grande galerie, la salle du trône, la salle de marbre et une suite d'appartements qui ont vue sur l'église Saint-Jacques sur Coudenberg. C'est à peu près de cette époque que date l'actuelle façade arrière du Palais. L'architecte et le Maître de l'œuvre, visiblement inspirés par les palais des Tuileries et de Versailles, ont

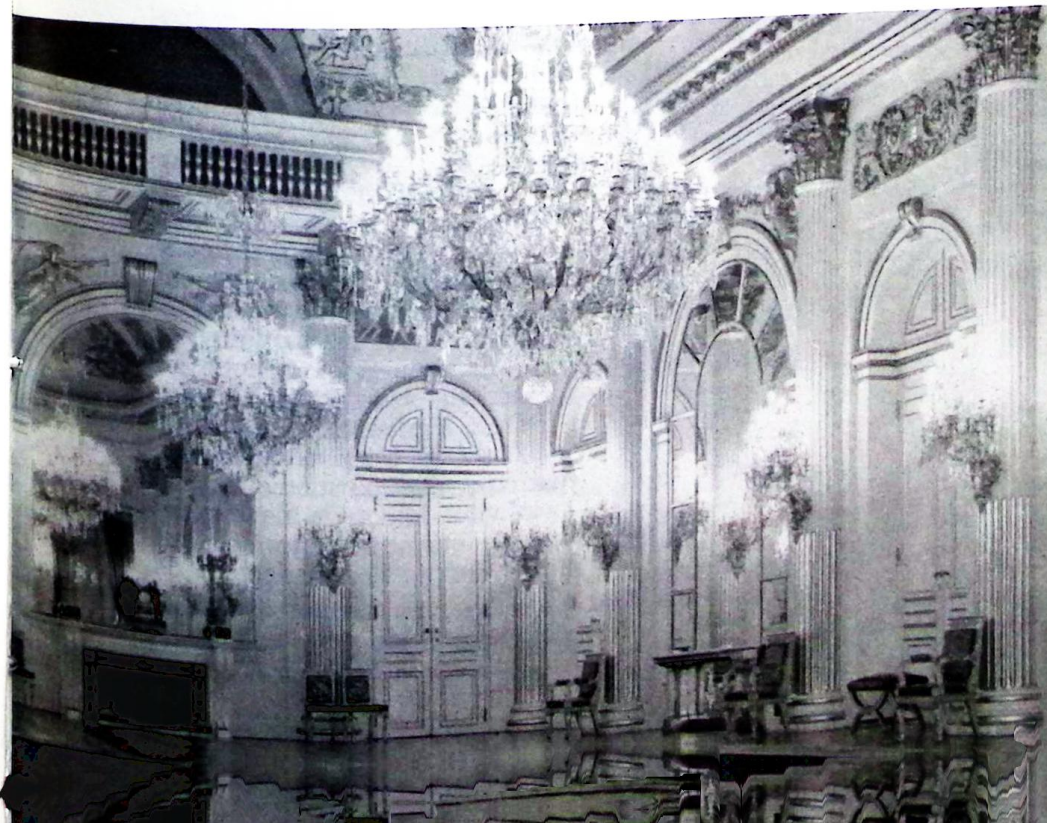


adopté le style Louis XVI, bien que certains détails d'architecture et de décoration trahissent nettement l'influence du second empire.

Après ces travaux, il reste encore à modifier la façade, car celle qui existe n'a jamais plu au Roi, heurte ses goûts d'esthète parfait. Léopold II la fait reconstruire en style Louis XVI, d'après les plans de l'architecte Henri Maquet, qui donne au Palais son aspect actuel. Cette campagne de travaux comporte plusieurs

stades : la restauration des parties les plus anciennes du Palais (e.a. Hôtel Belgiojoso), l'unification de la façade vers la Place des Palais et enfin la construction de deux galeries qui doivent relier le Palais proprement dit avec l'Hôtel Walckiers, d'un côté, et l'Hôtel Bellevue, de l'autre. Le premier immeuble est déjà propriété de l'Etat depuis 1854 et abrite les Services de la Liste Civile.

Un coin de la Salle Empire.





La grande galerie qui relie le salon du « Penseur » à la salle du « Trône » (voir notre couverture).

Quant à l'hôtel de Bellevue, il a été acheté par l'Etat en 1904 pour permettre l'élaboration du projet. Cet immeuble a été construit en 1776-77 suivant les plans de Guimard. La famille Proft, qui en est propriétaire y tient un hôtel pour voyageurs et y reçoit de nombreux hôtes

de marque. Plus tard, l'Hôtel Bellevue servira de résidence au prince Léopold et à la princesse Astrid, alors duc et duchesse de Brabant.

Enfin et pour être aussi complet que possible, nous devons citer encore quelques travaux de moindre importance exécutés en 1913, 1920 et en 1955.

Tel est, dans ses grandes lignes, l'historique du bâtiment royal.

Les « Intérieurs »

Mais notre rôle est loin d'être achevé. Le lecteur et le futur visiteur attendent de nous un complément au côté architectural de la description.

Il y a aussi et surtout les « intérieurs » du Palais.

Or, décrire les intérieurs s'avère être d'une complication extrême, confine même à l'impossibilité lorsqu'on ne dispose que de quelques pages. Il faut tenir compte non seulement de



Le « Salon du Penseur ».

La Galerie des Glaces.

la grandeur de cette demeure royale mais aussi et surtout de la diversité dans la décoration de nombreuses salles et salons, et leur emploi.

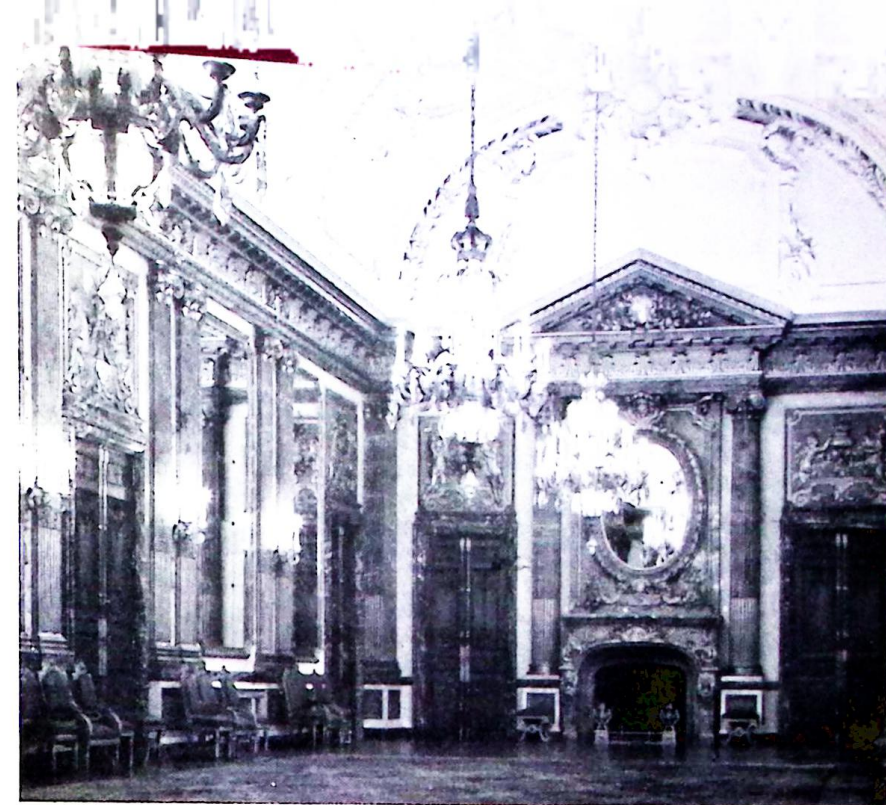
Afin de permettre à chacun de suivre cette « visite » avec plus de facilité nous avons cru bien faire de joindre à notre texte un petit plan du Palais, qui leur permettra de mieux situer les locaux décrits.

Non sans une légère émotion mais sans être toutefois en proie à une trop forte appréhension, pénétrons donc dans la vaste habitation par le grand vestibule d'honneur, là où les registres sont ouverts au public à l'occasion des fêtes dans la

Famille Royale. Ce vestibule mène au Grand Escalier d'Honneur, qui est sans doute, avec la salle du trône, la partie du Palais que l'on connaît le mieux. En effet, c'est par ici qu'entrent les invités lors des grandes journées... Cet escalier, œuvre de l'architecte Balat, en impose par sa conception. Exécuté en marbre blanc, il est agrémenté d'une balustrade en marbre vert, enjolivée elle-même de deux splendides torchères lumineuses en bronze doré. La *Minerve* de Fraikin domine la première volée de cet escalier majestueux, rehaussé encore par la présence, de part et d'autre, de plusieurs statues. L'éclairage de la cage d'escalier, mettant en valeur les différents détails architecturaux, peut être considéré comme une réussite complète. L'escalier nous conduit dans la « *Grand Antichambre* » d'où il nous sera permis d'atteindre les autres salles attenantes. Différents portraits de famille en ornent les murs. La mémoire du Fondateur de notre dynastie reste vivace grâce aux nombreux portraits de ce souverain, placés dans les différentes salles. Dans cette antichambre, ne manquons pas de contempler deux portraits en pied qui représentent respectivement Léopold Ier en uniforme de général anglais et sa première épouse la princesse Charlotte d'Angleterre. Ces deux tableaux sont de la main du peintre anglais Dawe. De part et d'autre du portrait de la Princesse : ceux de ses parents, le duc et la duchesse de Kent.

Une succession de salons

De cet endroit, gagnons le « *Salon Empire* », salle assez connue du public, depuis que s'y



déroula le mariage civil de LL.AA.RR. les princes de Liège. Son beau mobilier provient des Tuileries. Il fut envoyé par Napoléon pour meubler les Palais qu'il désirait habiter lors de ses séjours dans nos provinces. Ce mobilier est signé « Jacob », célèbre ébéniste parisien du début du siècle précédent.

Ensuite, visitons le « *Petit Salon Blanc* » qui précède le « *Grand Salon Blanc* ». Dans les parquets de ces salles est incrusté le monogramme du roi Léopold Ier. Les pièces sont bien éclairées par de larges baies donnant sur la Place des Palais.

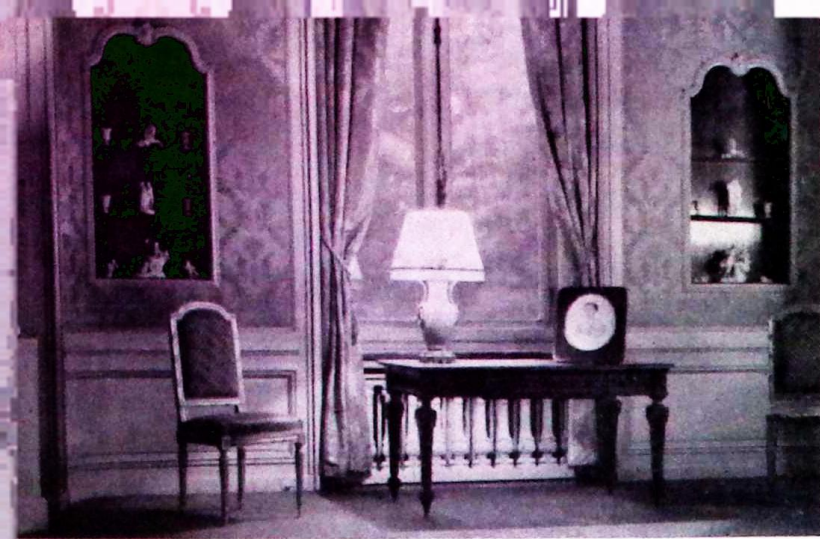
Ici, le Roi reçoit les Ambassadeurs des pays étrangers qui viennent présenter leurs lettres de créance.

Dans le « *Grand Salon Blanc* » sont suspendus deux autres portraits de nos premiers souverains.

Le tableau représentant la reine Louise-Marie, est dû au pinceau du peintre Dubufe, auteur également du portrait du roi Louis-Philippe Ier placé dans le petit salon attenant. Cette dernière peinture a été réalisée à Clarencehouse (Angleterre), lieu d'exil du roi des Français, après 1848.

Le portrait du roi Léopold Ier est de la main de Winterhalter. Retournons au « *petit salon blanc* » pour y admirer le portrait de la reine Marie-Amélie, peint par Jalabert.

Maintenant, pénétrons dans le « *Salon Léopold* ». Ici, la couleur rouge domine dans le revêtement des murs et du mobilier. Ici encore sont exposés un portrait en pied de notre



Un coin de l'appartement privé de la reine Astrid.

(Photos : Albert Hanse.)

dre importance : ceux du duc Frederik-Auguste de Saxe-Cobourg et de l'archiduc Ferdinand. La table, en marqueterie, mérite qu'on lui accorde une attention particulière. Sa partie centrale consiste en un portrait du roi Léopold I^{er}, finement ciselé dans une feuille de cuivre.

La salle du Trône

Lorsque notre charmant cicerone, d'un geste lent et mesuré, nous montre la « Salle du Trône » nous avouons avec franchise, qu'une étrange émotion nous étreint.

Bien que Napoléon Ier ait défini, avec dédain, le siège élevé sur lequel un souverain s'assied, dans l'exercice solennel de ses fonctions, de « quatre morceaux de sapin recouverts de velours » le mot « trône » exerce toujours sur qui que ce soit une impression fascinante et notre regard est plutôt trouble lorsqu'il parcourt l'imposante salle aux dimensions grandioses.

Toutefois cette chape de lourd recueillement qui s'abat sur nous, ne résiste pas longtemps à l'enthousiasme qui, bientôt, nous saisit, nous ravit, nous submerge, devant le spectacle que nous offre une salle conçue par un Roi qui voyait grand aussi bien dans le gouvernement de son pays que dans l'aménagement de son Palais (voir notre page couverture).

On ne retrouve plus rien de la décoration pourtant admirable des deux salons blancs !

La majestueuse salle foisonne en riche dorure. Aux murs, quelques médaillons peints voisinent avec des lions héraldiques. Les lustres, de toute beauté, sont les répliques de ceux qui ornaient, jadis, le palais des Tuileries. Les Souverains et les invités d'honneur ont leurs places réservées au fond de la salle devant le buste du fondateur de notre dynastie. Lors des bals de la Cour, l'orchestre s'installe dans une loge spécialement aménagée dans ce but.

C'est ici que se déroulent les grandes cérémonies officielles, comme par exemple le Mariage civil de nos Souverains.

La salle attenante, la « Salle de Marbre », doit naturellement son nom au revêtement de ses murs. Les deux cheminées monumentales sont ornées chacune d'un tableau de Gallait représentant respectivement Charles Quint et Godefroid de Bouillon.

Elle sert parfois de salle à manger lors des grands dîners et à l'occasion des bals de Cour, on y dresse le buffet. Cette pièce qui possède une excellente acoustique peut être employée

première Reine ainsi qu'un buste sculpté du roi Léopold Ier. Un troisième tableau attire le regard : un portrait de la reine de Saxe.

Le « Salon Goya » qui lui succède a servi, jadis, de salle de billard au roi Léopold II. Cette pièce n'a été aménagée dans sa présentation actuelle qu'en 1955. Aux murs figurent des scènes réalisées d'après des cartons dus au grand maître espagnol.

De cet endroit, qu'il est joli le coup d'œil qu'on jette sur l'escalier dit « de Venise » qui dessert, entre autres, les appartements réservés aux Souverains étrangers. Les murs sont décorés de vues aussi imposantes que variées de la pittoresque cité des doges exécutées par le peintre J.-B. Van Moer en 1867.

Les salons que nous venons de visiter sont situés dans la partie la plus ancienne mais aussi la plus belle du Palais royal. Ils concrétisent, en somme, le caractère original, la facture plutôt de l'époque de la fin XVIII^e - début XIX^e, recherchée par les réalisateurs et conservée à la perfection.

Viennent ensuite trois salons : le « Salon Louis XVI », d'une conception simple mais très bien proportionnée, le « Salon Bleu » et enfin le « Salon des Maréchaux ».

Il plaira certainement à nos lecteurs d'apprendre que le « Salon Bleu » est meublé en style Empire, que les sièges sont revêtus d'une étoffe très claire constellée d'abeilles, motif si cher à Bonaparte ! Mais ce qui frappe surtout le regard, c'est le magnifique portrait que Wappers a fait de la reine Louise-Marie, que nous avons d'ailleurs reproduit au début de cet article. Près de lui, un autre tableau dû à un maître inconnu, celui du roi de Roumanie. Le « Salon des Maréchaux » se caractérise, lui, par ses tons verts. A ses murs, plusieurs tableaux dont certains très remarquables. Il y a le portrait de Léopold Ier, que nous publions en première page de la Revue, le portrait du comte de Flandre par Portaels et celui du Prince-Consort par Vögel; il s'y trouve aussi deux tableaux de moins

également pour y donner des concerts. Le Palais possède un « Salon de musique », qui est situé dans son aile droite. Nous ne signalons la chose qu'en passant car cette pièce ne se trouve pas comprise dans l'ensemble des salons qui seront ouverts au public à l'occasion de l'exposition consacrée à la mémoire du roi Léopold Ier.

Le « Salon du Penseur »

Bien que nous devions retourner sur nos pas, notre visite est loin d'être terminée.

La « Grande Galerie » se présente à nos regards. Cette dénomination n'est pas exagérée : elle compte quarante et un mètres de long et dix mètres de large et à peu près autant en hauteur. Cette galerie relie la « Salle du Trône » au « Salon du Penseur ». De hautes et larges baies l'éclairent. Elles donnent sur une cour intérieure appelée « La cour de Brabant » sans doute pour rappeler l'existence de la Cour des ducs de Brabant qui a disparu en 1731 lors de l'incendie. Les plafonds de cette galerie sont garnis de peintures de la main de Georges van den Bos. Le mobilier, revêtu d'étoffe rouge, s'harmonise parfaitement avec l'architecture de cette très belle salle.

Le « Salon du Penseur », qui est situé à gauche de la grande antichambre, doit son nom à une sculpture « le Penseur » qui en orna, jadis, la cheminée, et qui se trouve, aujourd'hui, dans la salle du trône. Cette pièce a reçu une destination plutôt triste : En 1909, elle se transforma en chapelle ardente à l'occasion de la mort du roi Léopold II; en 1934 et en 1935, elle a de nouveau vu défiler la foule, venue rendre un dernier hommage au roi Albert et à la reine Astrid.

En ce qui concerne la décoration de ce salon, il suffira d'éveiller l'attention du visiteur sur la présence de plusieurs vases marqués aux armoiries royales d'Espagne et provenant d'un cadeau fait par un souverain espagnol à l'occasion d'une visite officielle.

La « Salle des Glaces »

Il nous reste une dernière salle à parcourir : la « Salle des Glaces ». Celle-ci a été inspirée par la même salle du palais de Versailles, mais il existe une nette différence dans l'exécution. Elle n'a été achevée que sous le règne du roi Albert dont on relève le monogramme en plusieurs endroits. Dans la partie supérieure des deux cheminées monumentales, il a été placé un globe terrestre sur lequel on découvre nettement le Congo Belge. Nous pourrions parler encore de la qualité du parquet, de la finesse de la menuiserie, de son éclairage unique, et de tant d'autres détails qui s'accumulent pour faire de cette salle un ensemble de toute beauté.

Pour les visiteurs de l'exposition consacrée au roi Léopold Ier, elle constitue la dernière salle à parcourir. Ils utiliseront l'escalier de Fontainebleau pour regagner la Place des Palais.

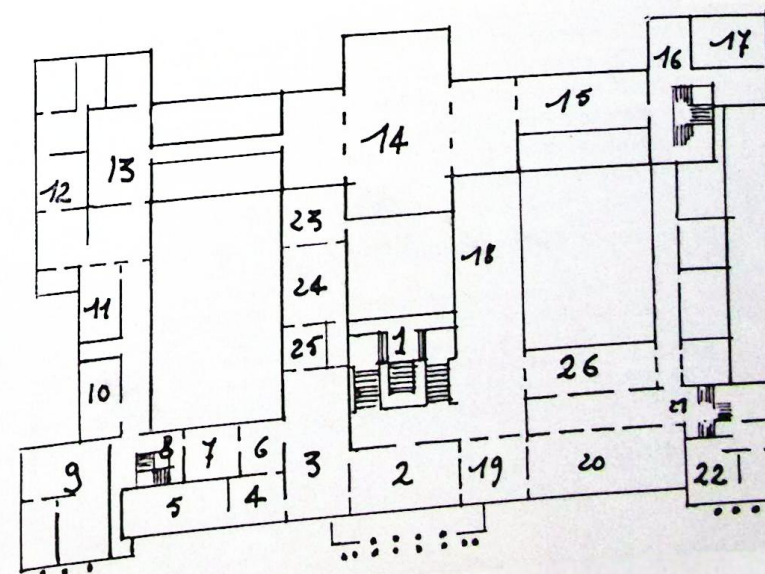
Un appartement privé

Au cours de notre visite, nous avons eu l'honneur et la joie de pouvoir visiter d'autres salons. Plus tard, peut-être, lorsque nous sera donnée l'occasion de faire une étude plus approfondie sur le Palais royal, y reviendrons-nous; mais il est une chose dont nous désirons parler dès maintenant. Le commandant des Palais royaux a eu l'extrême amabilité de nous montrer les pièces de l'appartement qui, jadis, était réservé à la reine Astrid. L'aménagement en avait été réalisé sous la conduite de la Reine même. Sa note dominante : une émouvante simplicité.

La Reine avait espéré pouvoir y passer des années heureuses; hélas, l'implacable destin en décida autrement : l'appartement ne fut jamais habité par Elle...

Enfin, au rez-de-chaussée de l'immeuble se trouve installé le cabinet de travail de S.M. le Roi. C'est là que le Roi reçoit ses ministres et discute les affaires d'Etat. Le Palais n'est-il pas en tout premier lieu l'endroit où le Souverain exerce ses fonctions de Chef d'Etat ?

1. Escalier d'honneur. — 2. Grande Antichambre. — 3. Salle Empire. — 4. Petit Salon Blanc. — 5. Grand Salon Blanc. — 6. Salon « Léopold ». — 7. Salon « Goya ». — 8. Escalier de Venise. — 9. Appartement réservé aux Chefs d'Etats étrangers. — 10. Salle à manger des appartements jadis privés. — 11. Salon. — 12. Anciens appartements de S.M. la reine Astrid. — 13. Salle de Musique. — 14. Salle du Trône. — 15. Salle de Marbre. — 16. Escalier des Princes. — 17. Appartement des Princes. — 18. Grande Galerie. — 19. Salon du Penseur. — 20. Salle des Glaces. — 21. Escalier de Fontainebleau. — 22. Appartement de Fontainebleau. — 23. Salon des Maréchaux. — 24. Salon Bleu. — 25. Salon Louis XVI. — 26. Salle Flamande.



Cette haute considération absorbe notre esprit au moment même où nous quittons le Palais. Puis, arrivé sur la Place des Palais, nous laissons errer notre regard sur l'ensemble de ce quartier historique : le palais des Académies, le Palais Royal, le Parc avec ses allées droites qui fuient vers le palais de la Nation, les immeubles de la Place Royale... et notre émotion est forte, et légitime notre fierté.

Notre dernière pensée à l'issue de cette visite mémorable est faite de vifs sentiments de reconnaissance à l'égard de MM. Schaller, grand maréchal de la Cour, le baron de Posch, commandant des Palais royaux et de Valkeneer, attaché de Presse de S.M. le Roi, pour l'amabilité avec laquelle ils ont bien voulu nous accueillir et pour tous les renseignements qu'ils nous ont donnés. Et à ce propos il convient de signaler l'excellente notice extraite de l'œuvre du colonel de la Kethulle de Ryhove : « Histoire des Palais et Châteaux royaux de Belgique », qui a été mise à notre disposition.

Enfin, notre reconnaissance va également à notre première reine Louise-Marie qui estimait que les reines avaient un grand rôle à jouer, celui de faire aimer les rois, et qui nous a laissé une sorte de testament.

Déjà après une semaine de règne elle écrivait : « C'est le Roi qui fait tout, tout ce qu'il y a de bien du moins ».

Et quelques heures avant sa mort elle prononça ces paroles mémorables : *Si je dois mourir, que les Belges conservent au Roi toute leur affection; ils ne connaîtront jamais tout ce que le Roi a fait pour la Belgique. Que le peuple reporte sur lui et mes enfants, la part de sympathie qu'il m'a vouée ».*

Et formons le vœu que tous ceux qui dans quelques jours, visiteront l'exposition nationale destinée à célébrer le centième anniversaire de la mort du fondateur de la dynastie, méditent un instant sur les éminentes qualités de Léopold Ier, qui fut un grand roi.

E. OP de BEECK.

Premier festival international de jazz de Bruxelles

Le premier festival international du jazz de Bruxelles s'est tenu au théâtre 140 du 14 au 23 octobre 1965. Le vendredi 5 novembre à 20 h 30 aura lieu le Grand Concert de clôture du festival avec le Gerry Mulligan Quartet (U.S.A.).

Nul doute qu'une telle manifestation constitue un réel événement belge : pour la première fois, Bruxelles découvre une nouvelle forme de spectacle, le Jazz-Ballet : intégration de la chorégraphie et recherches polyphoniques.

Nous ne pouvons que nous féliciter d'accueillir au cœur de notre belle province le premier festival international de Jazz puisque en drainant des centaines de personnes de tous les coins du pays vers la capitale, il marque un grand pas dans la marche montante du tourisme et de l'initiation du public au monde des Arts et des Lettres.

A propos de la musique de jazz

A l'origine, musique populaire des noirs d'Amérique, le jazz est devenu aujourd'hui un art adulte, autonome, son audience s'est étendue au monde entier et bien que les noirs des Etats-Unis en restent les grands créateurs, le jazz est

maintenant joué par des musiciens de toutes races et de toutes nationalités.

Si le mouvement irrésistible qui a mené le jazz des rues de la Nouvelle-Orléans aux salles de concert s'est opéré en moins de cinquante ans, ce qui est étonnamment peu, c'est que le jazz a reflété constamment l'évolution du noir américain dont il est l'expression artistique majeure. Que ceux qui regrettent qu'en s'éloignant de ses sources, la musique négro-américaine ait perdu une partie de sa fraîcheur, de son ingénue simplicité, que ceux-là pensent à toutes les acquisitions dont témoigne une telle maturation. Art en perpétuel devenir, musique vivante dont la spontanéité est un élément essentiel, le jazz occupe et continue d'explorer un domaine très difficile à délimiter.

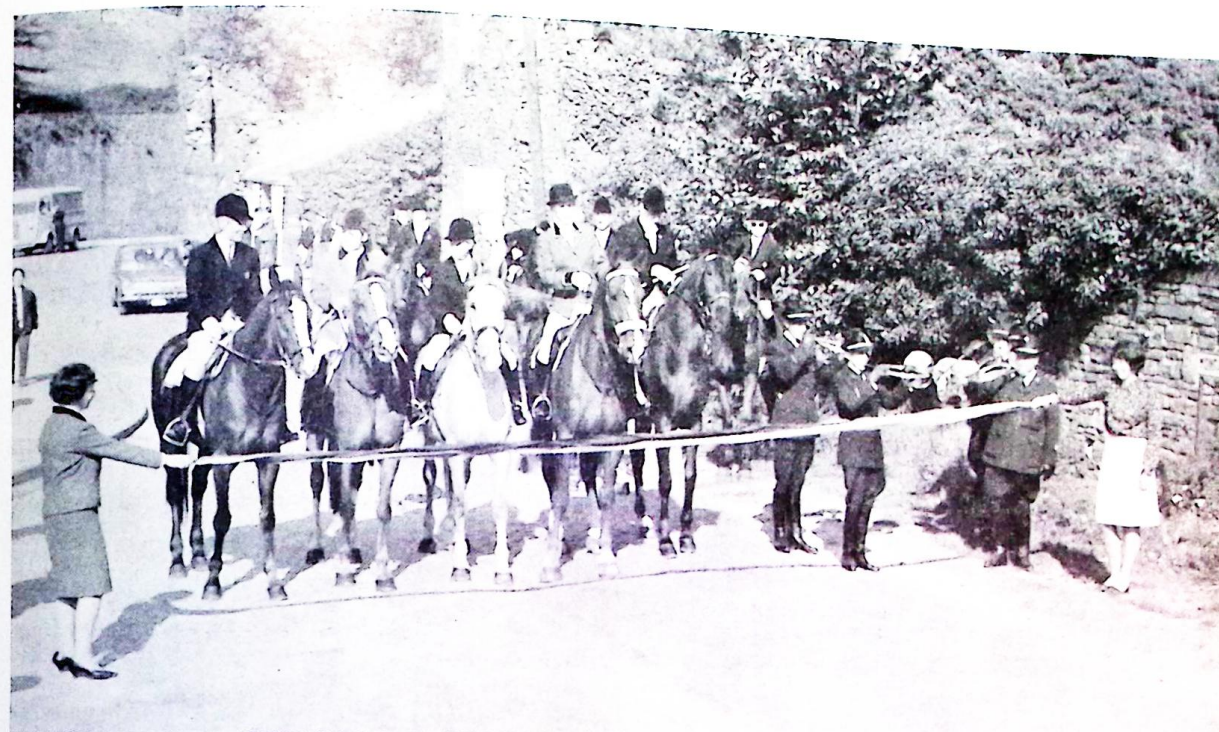
Pour ceux qui sont venus au jazz avec Louis Armstrong, Benny Goodman ou Sidney Bechet, le style moderne est — au mieux — une musique difficile, souvent monotone, où on cherche en vain une « mélodie ». C'est du moins l'opinion des modérés, car certains puristes estiment que l'histoire du jazz se termine abruptement en 1940, voire même en 1939.

Il était naturel que le musicien cherche à élargir le clavier de son langage sans attendre l'adhésion de ceux qui n'y trouvaient qu'un divertissement, qu'un exotisme. En créant pour son propre compte, le jazzman contemporain restait toutefois fidèle aux racines et aux motivations profondes de son art, mais en témoignant des réalités d'aujourd'hui.

Les transformations sociales des dernières décades lui donnaient accès par l'éducation à un patrimoine culturel élargi et surtout à une technique instrumentale et musicale qu'il lui était impossible de refuser.

C'est ainsi que le jazz actuel a perdu une partie de son public : dans la mesure où il est devenu exigeant pour lui-même, il est sans doute devenu plus difficile pour la plupart. Cette limitation toutefois a été largement compensée par la conquête d'un nouveau public à travers le monde; elle a été permise par le développement spectaculaire des moyens de communication. Mais il est bien évident que les disques, la radio et tous les échanges possibles n'auraient guère réussi à imposer le jazz, même à une minorité, si cette expression n'avait satisfait des aspirations que les autres musiques laissaient pour compte. C'est d'ailleurs l'un des plus curieux phénomènes esthétiques de notre temps que l'implantation du jazz en des pays aussi différents, aussi éloignés par la culture et les traditions que l'U.R.S.S. et le Japon, pour ne citer que ceux-là.

Si le jazz moderne a trouvé aujourd'hui la dignité, s'il est accepté et reconnu à peu près partout dans le monde, il a dans le même temps renoncé à être jamais une musique de masses. Il fait néanmoins partie de notre culture, à présent, et ses meilleurs représentants connaissent une audience quelque difficile que soit leur musique, dont n'auraient jamais rêvé certains musiciens d'il y a 30 ou 40 ans.



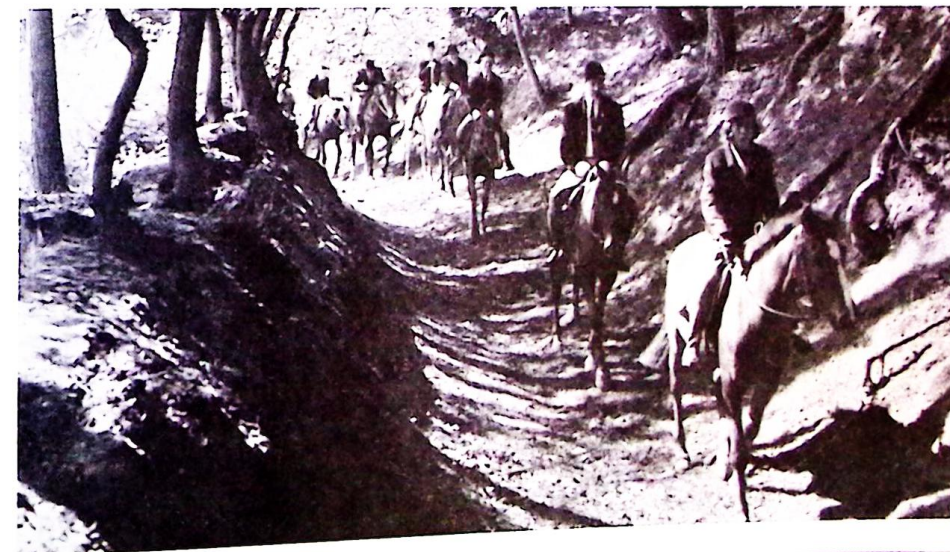
Après une dernière sonnerie de trompes de chasse, les cavaliers vont prendre le départ devant les Ruines de Villers-la-Ville.

✱

Passage dans un des nombreux sous-bois.

✱

Les cavaliers traversent Sart-Messire-Guillaume, où ils ont été salués par M. Bette, bourgmestre de Court-Sainte-Etienne.



Le sentier cavalier de Villers-la-Ville à Louvain

a été inauguré le 19 septembre dernier

Ainsi est fermée la boucle Bruxelles-Bruxelles, en passant par Louvain et Villers-la-Ville.

(Photos : A. Hanse.)



Un des plus vieux cafés de Bruxelles en voie de démolition...

De prime abord, si l'on vous dit qu'un vieux café de la ville de Bruxelles est en voie de démolition, vous ne serez pas étonné; cela n'est rien d'extraordinaire et l'on assiste aujourd'hui à de tels aménagements urbanistiques, que la disparition d'une maison de plus ou de moins ne frappe plus le passant.

Et pourtant, certaines vieilles pierres, méritent que l'on s'y attache, qu'on les respecte et puisqu'un sort irrémédiable leur a été jeté, que l'on s'émeuve de leur destruction prochaine tout en en reconnaissant la nécessité.

Avez-vous connu par exemple, le vieux quartier, populaire certes, mais combien pittoresque des Brigittines, et plus particulièrement, la partie située immédiatement en contre-bas de la place de la Chapelle, appelée au Moyen Age « Achter Lodewyck ». Cette zone, située en dehors des premiers remparts de Bruxelles était avant tout agricole, mais dès le XIV^e siècle, lors de l'édification de la seconde enceinte (1357-1383), le noyau de la ville étendit ses frontières et de nombreuses maisons furent construites à l'emplacement des champs et des prairies.

Le quartier cependant ne prit réellement son essor que dans la seconde moitié du XVII^e siècle, époque à laquelle l'on autorisa différents couvents, dont celui des Brigittines, de l'ordre du Saint-Sauveur ou de Sainte-Brigitte, à s'y établir.

Les bâtiments monastiques furent érigés dès 1652, mais on n'entreprit la construction de l'église que onze ans plus tard. Enfin, en 1672, l'archevêque de Malines consacrait le sanctuaire, petit édifice de style baroque surmonté d'une haute tour, hélas démolie lors des bombardements de 1695.

Sous le règne de Joseph II, la plupart des couvents et institutions religieuses de Belgique, furent supprimés; les Brigittines n'échappèrent pas à la sévère mesure de l'Empereur, et tous leurs biens furent confisqués et mis en vente.

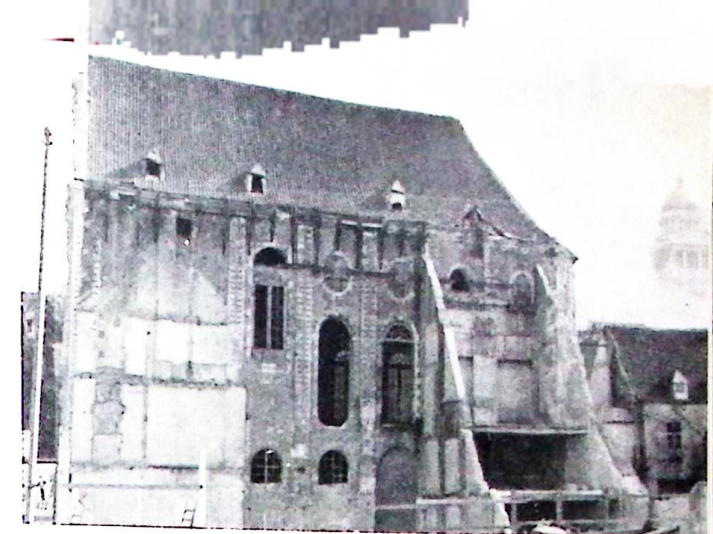
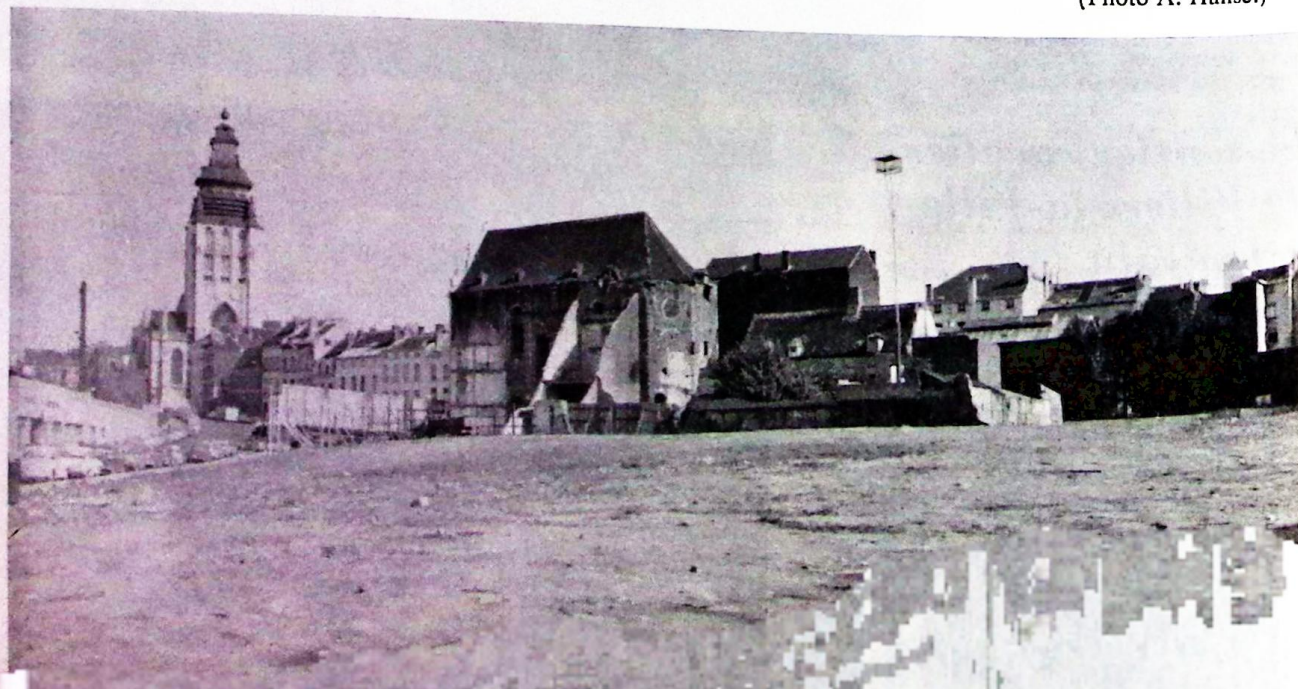
L'église devint successivement pharmacie militaire, prison, chauffoir public, magasin de bière et de bois, boucherie, entrepôt de charrettes, salle de bal...

Laissée à l'abandon, dans un état de détérioration outrageant, de vétusté et de délabrement total, l'église des Brigittines « gisait » là, entourée d'un îlot de maisons insalubres et décrépites, lorsqu'enfin, les autorités bruxelloises prirent conscience de l'implacable nécessité de transformer ou d'abattre ce vieux quartier.

On opta pour la seconde solution : seule la chapelle serait conservée, et bientôt, des projets de restauration furent établis. Actuellement, la jolie façade de l'église a été entièrement reconstituée, et il semble que tout soit mis en œuvre pour revaloriser le reste de l'édifice également. Quant au pâté de maisons formé par les rues des Brigittines, des Visitandines et du Miroir, il a complètement, ou presque, disparu sous la pioche des démolisseurs. Il était temps !

Vestiges d'un vieux quartier où seule la chapelle des Brigittines subsistera...

(Photo A. Hanse.)



La façade de l'église des Brigittines a été restaurée...
(Photo : Blyaert.)

mais il reste encore beaucoup à faire...
(Photo : A. Hanse.)

Le local des arbalétriers va défuncter, malgré l'inscription humoristique qui ornaient un de ses murs : « Ici, il est défendu de ne pas chanter »...

Ces mots que publiait ce quotidien, nous ont frappé par leur accent de sincérité et de désespoir... Nous avons donc été sur place, nous rendre compte de l'ampleur du désastre qui allait s'accomplir...

Seule au milieu d'un vaste et boueux terrain vague qui se transformera bientôt en chantier pour la construction d'un complexe de logements sociaux, la petite brasserie des Brigittines était là...

Murs décrépits, peinture écaillée, inscriptions presque illisibles, odeur nauséabonde, tout était présent. Il nous en fallut du courage, à nous qui primes d'assaut la bicoque. Le couloir était sombre, le carrelage fendu. On entra. L'odeur de la bière rance nous saisit immédiatement à la gorge. Le patron aimable nous accueillit. Il est arrivé ici à l'âge de quatre ans et il en a maintenant septante-deux et lui-même nous dit : « on vit avec le passé, et d'ailleurs,

D'aucuns ont condamné cet acte qu'ils considèrent comme du pur vandalisme et un grand quotidien bruxellois alla même dernièrement jusqu'à poser cette question : « Bruxelles, « capitale de l'Europe », veut-elle devenir celle de la sécheresse ? ». On accusait par là la destruction de petites habitations des siècles passés, telle l'une de la rue des Brigittines, où l'on remarquait une magnifique porte cochère du XVIII^e siècle, avec larmier, ou, dans la rue de Notre-Seigneur, telle autre qui avait un beau pignon à gradins, et une autre encore, une ravissante porte Louis XV. Mais l'indignation provenait avant tout du sort irréparable jeté sur l'ancienne brasserie des Brigittines.

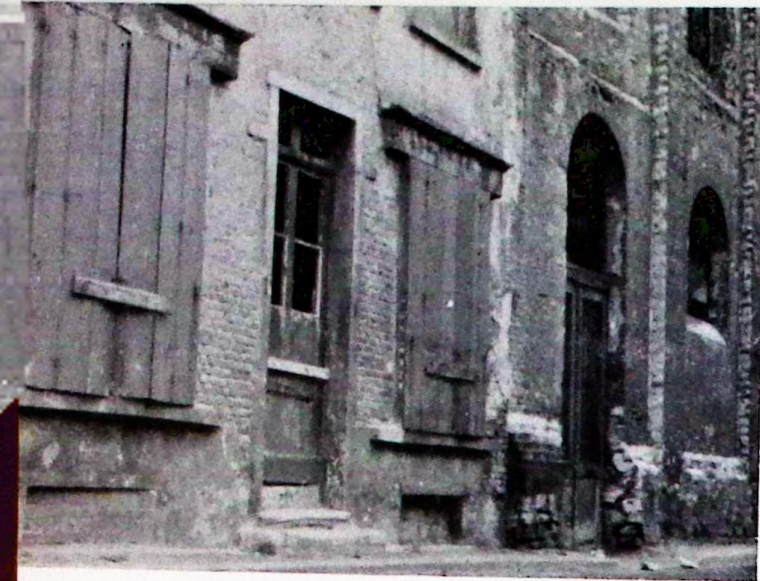
« Adieu, vieux cabaret avec le guichet par où on servait des pots remplis de fêro; adieu musée de l'arbalète au premier étage; adieu, ombres chères à tant de Bruxellois qui hantèrent ces lieux, y compris celle de rois et de princes de notre dynastie !

Que deviendra la plaque commémorative avec les noms : S.M. Léopold I^{er}, S.M. Léopold II, S.A.R. le prince Philippe ?

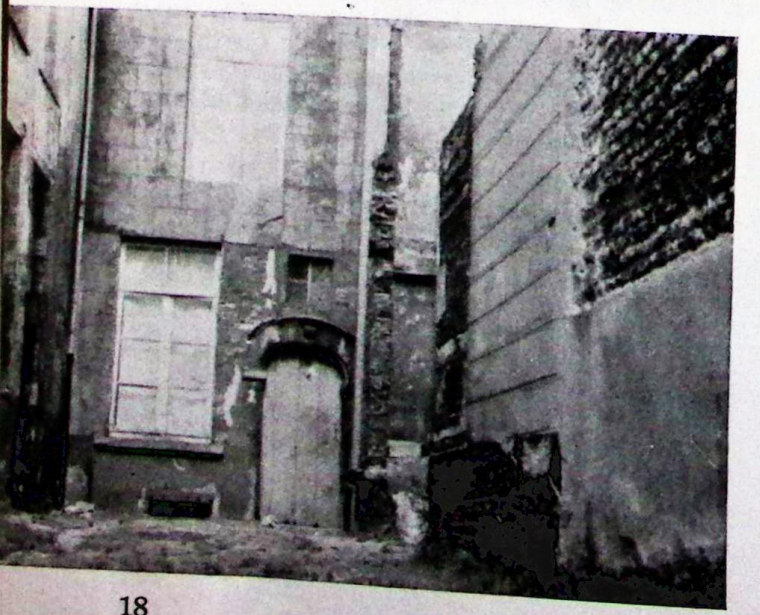
La petite Brasserie des Brigittines disparaîtra bientôt sous la pioche des démolisseurs.

(Photo : G. Winterbeek.)





D'aucuns ont qualifié de pur vandalisme l'anéantissement de ces taudis, masures délabrées et insalubres... Ces démolitions ne se justifiaient-elles pas ?
(Photos d'archives : 1961, G. Winterbeek.)



c'est du passé que l'on retire toute l'expérience... ».

Le désespoir se lit à travers tout le comportement de ce vieil homme qui nous emmène faire le tour du propriétaire. Dans la salle du café, une terne copie d'un tableau de Teniers affiche la splendide laideur de sa décrépitude; des bancs et tables de bois polis par les ans entourent un antique poêle de fonte dont le couvercle laisse échapper quelques volutes de fumée dédaigneuses du passage que leur offre le long tuyau coudé d'une cheminée.

Le comptoir depuis toujours en plan incliné et duquel pointent, insolites, deux manettes en faïence blanche semée de motifs décoratifs, de la pompe à bière, sied là en maître, tandis que dans des vitrines, l'éclat aujourd'hui disparu de coupes oxydées formait mille et un yeux pour contempler les richesses sans valeur de ce petit estaminet.

Et nous voici dans la cour : des arbres peints en rose, une ancienne pompe à main où croît en abondance une jolie petite mousse verte, des tables de fer rouillé, des chaises branlantes, de vieilles planches vermoulues, des enseignes délavées, voilà le décor de rêve où s'est pratiqué ce sport magnifique, en pleine voie d'extension, nous a-t-on affirmé, qu'est le tir à l'arbalète... Mais la devise des arbalétriers de l'Ancien Grand Serment Royal et Noble des Arbalétriers de Notre-Dame du Sablon, qui ont leur siège ici, a toujours été : « Mieux vaut mourir que trahir », aussi, n'insisterons-nous pas sur leurs affirmations quant aux origines de la corporation, quant aux luttes continuelles de concurrence avec le Grand Serment Royal de Saint-Georges..., etc.

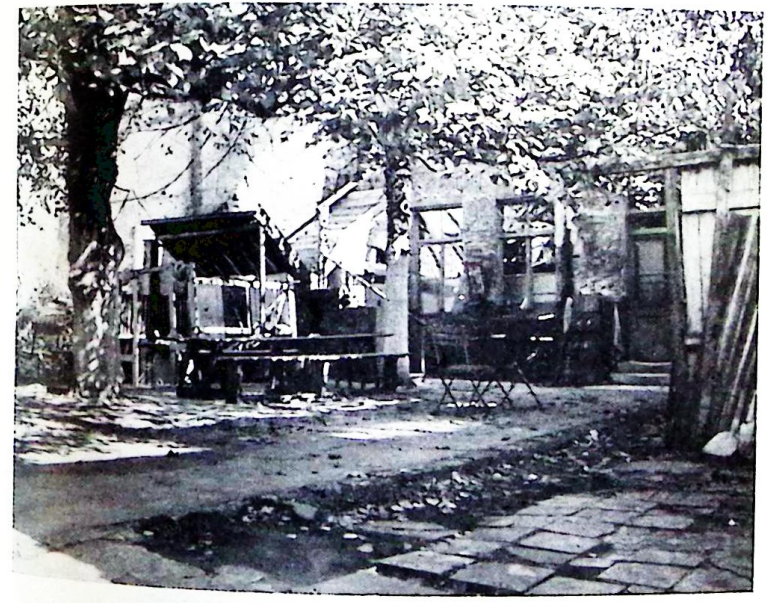
Nous terminons notre visite par le petit musée de l'arbalète, au premier étage. L'odeur déplaisante et indéfinissable du café et de la cour fait place à celle de la poussière et de l'air vicié... Mais avouons qu'il y a là de belles reliques, des arbalètes tant à flèches qu'à balles, des médailles, des fanions, des photos, des lettres et puis une splendide bannière, hélas abîmée par le poids des ans, offerte par le roi Léopold Ier et quelques membres de la vieille noblesse belge.

Voilà, en quelques mots, ce qu'était cette petite Brasserie des Brigittines.

Faut-il regretter son anéantissement ? Certes, dans la généralité, il convient d'abattre de telles masures, délabrées et insalubres, mais ici, le problème est plus complexe et touche de



Dans le petit café, le comptoir depuis toujours en plan incliné...
(Photo : A. Hanse.)



Dans la cour intérieure : des arbres peints en rose, une ancienne pompe à main où croît en abondance une jolie petite mousse verte, des tables de fer rouillé, des chaises branlantes, de vieilles planches vermoulues...
(Photo : A. Hanse.)

trop près le folklore local bruxellois, pour nous laisser indifférents.

Sans doute, personne ne contestera-t-il l'impérieuse nécessité de la destruction de la petite brasserie, vu son état déplorable, mais tous seront également convaincus qu'il faut d'urgence retrouver un local pour les arbalétriers du « Grand Serment » avec une petite annexe pour l'installation du musée. De nombreuses offres des communes de l'agglomération bruxelloise ont déjà été faites à M. Charles Declercq, fils des actuels propriétaires de l'établissement condamné, mais on craint qu'un déplacement qui éloignerait le « Grand Serment » du centre de Bruxelles ne constitue finalement un suicide.



La plus belle pièce du Musée de l'Arbalète : une splendide bannière offerte par le roi Léopold Ier et quelques membres de la vieille noblesse belge.
(Photo : Blyaert.)

C'est pourquoi, la société marque une préférence intime pour Bruxelles-ville. Dernièrement, une proposition en ce sens lui a été faite. En effet, M. Géal, propriétaire d'une maison de « l'ilot sacré », reliant les impasses Schuddeveld et Sainte-Pétronille, et dans laquelle lui-même installera sous peu le nouveau théâtre des marionnettes de Toone, a proposé le premier étage de sa maison pour l'aménagement du petit musée de l'arbalète. Bien sûr, ici l'on ferait coup double puisque deux des plus sympathiques manifestations de notre folklore seraient réunies dans un même bâtiment, en plein cœur de Bruxelles, mais les arbalétriers ne disposeraient pas ici d'un jardin et voilà qui remet tout en question.

Quel sera le dénouement de cette tragique affaire ?

Les arbalétriers du « Grand Serment » rejoindront-ils « Toone » dans « l'ilot sacré » ?

Au moment où ces lignes sont confiées aux linotypistes, aucune décision définitive n'a encore été prise, mais nous sommes tous conscients de l'importance vitale des problèmes qui se rattachent à notre folklore, et nous ne manquerons pas prochainement de publier la suite de cette enquête.

A. V. W.

Une visite à Hal :

Centre d'art
et haut lieu
de la chrétienté
et du tourisme

Moyens d'accès pour piétons

Les touristes désireux de parcourir tout l'itinéraire auront intérêt à prendre au départ de Bruxelles le tram H (521) Bruxelles (Place Rouppe) - Sint-Pieters-Leeuw - Halle. Pour les horaires, consulter l'Indicateur Général de la Société nationale des Chemins de Fer vicinaux.

Les touristes limitant leur visite à la ville de Hal pourront recourir également aux trains (94) Bruxelles - Halle - Tournai et (96) Bruxelles - Halle - Mons. Pour les heures de départ et d'arrivée, se référer à l'Indicateur Officiel des Chemins de Fer belges.

Itinéraire n° 3

SORTIR de Bruxelles soit par la Porte d'Anderlecht et la chaussée de Mons, soit par la place Bara, la rue de Fiennes et la rue Van Lint qui débouche dans la chaussée de Mons. Franchir le canal de Charleroi à Bruxelles, par le Square Emile Vandervelde et s'engager dans la rue Wayez, une des rues commerçantes les plus typiques et les mieux achalandées de la commune d'Anderlecht, vaste et populaire faubourg (superficie : 1.776 hectares; population : 100.000 habitants) de la Capitale, comprenant une zone industrielle surtout localisée aux abords du Canal de Charleroi et une zone résidentielle en constante extension.

La rue Wayez aboutit à la place de la Vaillance à l'extrémité de laquelle se dresse la Collégiale Saint-Pierre* (classée), un des sanctuaires les plus

notables du Brabant en même temps qu'un des plus représentatifs des deux dernières périodes du style ogival. D'éminents architectes ont collaboré à son édification et, notamment, Jean Alisen, maître de la maçonnerie, Gille Pauwels (1434), Gille Joes (1443), Henri Coeman, le talentueux Jean van Ruysbroeck, auteur du chœur (1470 à 1482), Jean et Henri van Everghem, Mathieu Keldermans qui construisit, à partir de 1517, la tour et la chapelle dédiée à saint Guidon, Louis van Bodeghem, auteur du portail, et, beaucoup plus près de nous, Jules-Jacques Van Ysendyck, qui exécuta, en 1898, la flèche de la tour.

Le sanctuaire, construit en forme de croix latine et divisé en trois nefs, est extrêmement typique avec ses puissantes colonnes cylindriques aux chapiteaux ornés de feuilles de chou, une des caractéristiques de nombreuses églises brabançonnaises.

Le bâtiment repose sur une crypte romane* (XIe siècle), divisée en cinq nefs séparées par deux rangées de colonnes cylindriques et par quatre piliers dans lesquels sont engagées des demi-colonnes. Cette crypte, une des plus anciennes du pays fut restaurée en 1892. On y voit le tombeau de saint Guidon, pierre tumulaire du XIe siècle.

D'autres vestiges de l'édifice roman primitif sont visibles dans le croisillon sud où l'on aperçoit encore une fenêtre cintrée, aujourd'hui obturée.

La tour est une illustration pleine de majesté du style gothique flamboyant.

* : Monument, site ou œuvre remarquable.

** : Monument, site ou œuvre de toute beauté.



La statue miraculeuse de la Vierge de Hal.

ITINÉRAIRE

de BRUXELLES

à HAL (Halle)

par Anderlecht

et Sint-Pieters-Leeuw

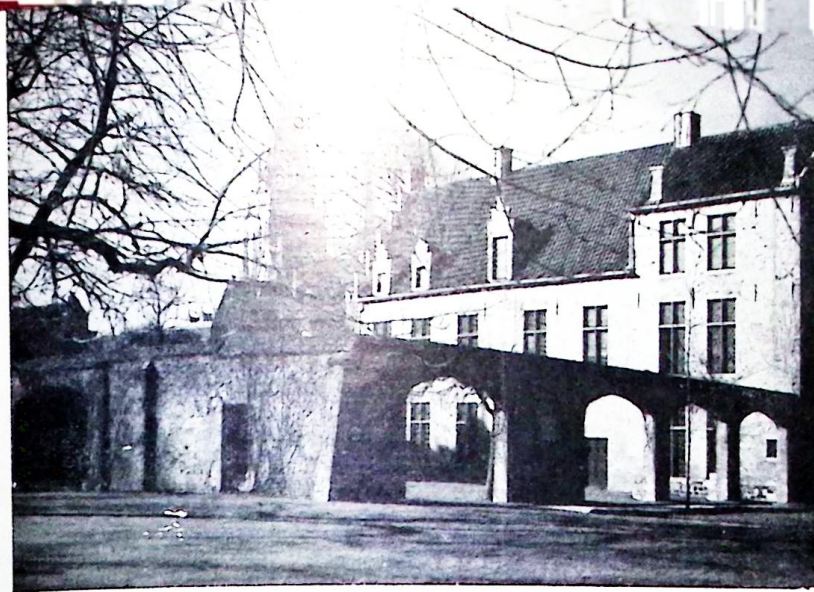
(20 km environ)

La flèche de la tour dont les couronnes sont inspirées de la tour de l'église Sainte-Catherine, à Diegem, est d'une pureté de lignes admirable.

Le chœur, enfin, enrichi de belles fenêtres ogivales est d'une rare élégance.

Le mobilier est d'une grande richesse. Outre une belle suite de tableaux (œuvres de Gaspard de Crayer, H. de Clerck, Jérôme Bosch, etc...), il convient de signaler d'intéressantes peintures murales datant de 1526, plusieurs monuments funéraires dont celui, en pierre noire, de Jean de Walcourt, seigneur d'Aa, mort en 1365, celui d'Arnould de Hornes, seigneur de Gaasbeek, décédé en 1505, ainsi que le mémorial du chanoine Ditmar, œuvre de la première moitié du XVIe siècle, d'un intérêt considérable pour l'étude de la sculpture brabançonne.

Dans la chapelle de saint Guidon est conservée la châsse du patron des cochers et des labourers. Il s'agit d'une menuiserie très soignée datant de la fin du siècle dernier.



La Maison d'Erasmus; à l'arrière-plan l'élégante flèche de la Collégiale Saint-Pierre.

Manifestations religieuses et folkloriques :

Le 12 septembre (fête de la Saint-Guidon), si ce jour tombe un dimanche ou le premier dimanche qui suit le 12 septembre, une grande procession historique parcourt les principales artères de la paroisse. Outre plusieurs chars et groupes costumés y prennent part de nombreux cavaliers montés sur de robustes chevaux brabançons.

A proximité de la collégiale Saint-Pierre, la Maison d'Erasmus* (classée), située, 31, rue du Chapitre (tél. (02) 21.13.83), est une charmante demeure en briques, construite en 1515 par le chanoine Pierre Wichmans. Erasme y résida à plusieurs reprises entre 1517 et 1521. Cet immeuble historique, qu'entoure un ravissant et paisible jardin, a été aménagé en musée consacré à l'illustre humaniste. On y conserve divers documents se rapportant à Erasme et à son œuvre ainsi qu'à l'histoire locale et notamment, les premières éditions des œuvres du grand penseur, son cabinet de travail, des lettres autographes, des tableaux d'époque, etc...

Le musée est ouvert tous les jours de 10 à 12 heures et de 14 à 17 heures, sauf les mardis et vendredis.

Entrée générale : 5 F donnant droit également à la visite du Vieux Béguinage (voir plus loin).

Les groupes souhaitant bénéficier d'une visite guidée sont priés d'en formuler la demande, au moins 15 jours d'avance.

Revenir à la collégiale pour visiter, près du sanctuaire, le Vieux Béguinage (classé), occupant le n° 4 de la rue du Chapelain (tél. : (02) 21.13.83).

Il s'agit d'un minuscule enclos formé de deux corps de logis disposés face à face et séparés par un jardinet orné d'un puits. De ce jardinet, la vue sur la tour de la collégiale est admirable.

Le béguinage fut fondé en 1252 et restauré au XVIe siècle.

Les quelques maisonnettes où vécurent les béguines ont été aménagées avec bonheur. Elles abritent, outre le modeste attirail des pieuses dames, un petit musée de folklore local comportant, entre autres, des intérieurs anciens et des collections évoquant l'art populaire et la vie d'Anderlecht dans le passé.

Mêmes jours et mêmes heures de visite que pour la Maison d'Erasmus (voir plus haut).

Le droit de 5 F acquitté à la Maison d'Erasmus couvre également la visite du Vieux Béguinage.

Vis-à-vis du Vieux Béguinage, le nouveau Centre Culturel d'Anderlecht, œuvre récente de l'architecte Lichtert, dont les façades néo-Renaissance, aux pignons délicatement dentelés, s'intègrent harmonieusement dans le site architectural formé par la Collégiale Saint-Pierre, le Vieux Béguinage et la Maison d'Erasmus.

Par la rue de Veeweyde, rejoindre, à présent, la chaussée de Mons qu'on suit en direction de Halle (Hal).

Immédiatement après le quartier de « La Roue » s'étire, à gauche et légèrement en retrait de la route, le C.E.R.I.A. (Centre d'Enseignement et de Recherches des Industries Alimentaires et Chimiques). Imposant complexe, créé par la province de Brabant, s'étendant sur une superficie de plus de 12 hectares et délimité, à l'est, par le canal de Charleroi à Bruxelles.

Les bâtiments édifiés, en plusieurs phases, à partir de 1950, sont pratiquement achevés de nos jours. Cette institution est dotée d'une organisation complète tant du point de vue pédagogique que scientifique; elle comporte notamment une Ecole de Tourisme formant des guides plus particulièrement versés dans la connaissance de Bruxelles et du Brabant.

Le Centre groupe, à côté des constructions scolaires proprement dites, un internat, un service de documentation, un institut de recherches, une station d'essais, des ateliers expérimentaux et didactiques ainsi que des installations à destination culturelle (salle de spectacles et de conférences) et sportives (bassin de natation couvert, terrain de basket-ball, salle de jeux, etc...).

La chaussée de Mons (N. 7) longe, à présent, l'Institut Saint-Nicolas, dont les bâtiments se découpent à droite de la route.

700 mètres plus loin, au lieu-dit, Negenmanneken, s'engager dans la première route qui se présente, à droite.

Cette artère, la Brusselbaan, longue d'environ 4 km, traverse la partie septentrionale de Sint-Pieters-Leeuw, grosse bourgade (2.316 hectares — plus de 15.000 habitants), baignée par la Zuun, affluent de la Senne. Quelques quartiers résidentiels érigés surtout à la périphérie, notamment aux lieux-dits Zuun et Negenmanneken et de vastes zones de cultures donnent à cette commune un cachet mi-rural, mi-citadin.

La Brusselbaan passe à proximité des vestiges du Château de Rattendaal, ceint

L'imposant complexe du C.E.R.I.A.





L'église Saint-Pierre de Sint-Pieters-Leeuw date de la fin de l'époque gothique.

turé d'un beau parc (3 ha), se développant à droite de la route. D'origine très ancienne, ce castel fut rebâti en 1836 puis restauré et agrandi en 1895. A proximité des restes du château, élégante grange, datée 1778.

A l'extrémité de la Brusselbaan, s'engager dans la Pastorijstraat qui conduit

directement à l'église Saint-Pierre * classée au même titre que le cimetière et le mur de clôture qui l'entourent.

Ce sanctuaire est un très beau type de construction de la fin de l'époque gothique.

Il est précédé d'une tour massive à tourelle d'angle et ouïes géminées, avec



portail à fronton triangulaire, datant de la période classique (1768); les puissants contreforts renforcent cette tour très caractéristique.

Divisée en trois nefs donnant sur un transept aujourd'hui peu saillant, en raison de l'élargissement des bas-côtés, l'église est complétée par un chœur à pans coupés qui se signale par l'élégance de ses voûtes.

Des modifications et restaurations entreprises en deux campagnes, d'abord au XVIIIe siècle, puis à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, n'ont que très peu altéré la majesté de l'édifice. Une dernière campagne de restauration a été entamée en 1965.

Le sanctuaire renferme d'intéressantes œuvres dont une Crucifixion de saint Pierre, attribuée communément à G. de Crayer, composition originale d'un vigoureux coloris quoique passablement ternie, une crédence, en gothique tertiaire (chœur), une opulente chaire de vérité du milieu du XVIIIe siècle, en chêne sculpté, encadrée des statues très expressives de saint Pierre et de saint Paul, les stalles, excellentes menuiseries Louis XVI et plusieurs monuments funéraires dont le mémorial de Philippe-François-Pierre Roose, mort en 1751 et Marie - Caroline - Françoise van der Gracht, décédée en 1775.

Le moulin de Volsem, (Molen van Volsem) est situé à 500 m au nord de l'église dans la Nonnemanstraat.

Cette petite usine, édifiée en 1559, par le propriétaire du château Coloma et alimentée par la Zuum, relevait jadis de la seigneurie locale et était banale pour les habitants de Leeuw. De nos jours, le moulin est encore en activité et sert principalement à la mouture des céréales. Il est actionné depuis 1934 par une turbine hydraulique. Ses abords pleins de poésie et de vénusté tentent encore bien des artistes.

Après la visite de l'église, s'engager dans la Depauwstraat.

Le Château Coloma *, siège d'une institution scolaire (accès interdit au public) est implanté à gauche et en retrait de la rue. Les frondaisons le masquent en été. Construit au début du XVIe siècle, ce château, qui accueillit, entre autres visiteurs de marque, l'archiduc Albert, fut profondément remanié et embelli au début du XVIIIe siècle.

Bordé de pièces d'eau, il se compose essentiellement d'un élégant corps de logis, à larges baies, flanqué de quatre tours carrées, coiffées d'un bulbe.

La brique qui domine dans la construction se marie admirablement avec les encadrements en pierre blanche. L'accès au château s'opère par une superbe drève de marronniers et par un pont, en pierres, formé de quatre arches.

Le parc où s'élève un gracieux pavillon remontant à 1725, forme le plus charmant des écrans à ce bijou architectural.

L'Europalaan conduit à la N. 7 que l'on suit jusqu'à la ville de Halle (Hal), baignée par la Senne et traversée par le

Le moulin de Volsem.



Le Château Coloma, bijou architectural, est le siège d'une institution scolaire dont l'accès est interdit au public.

Chronologiquement, les travaux se sont déroulés comme suit :

Vers le milieu du XIVe siècle, édification du vaisseau central et des bas-côtés; vers 1385, construction de la chapelle de la Vierge; de 1400 à 1409 environ, érection du chœur et parachèvement de la nef; en 1450 environ, construction de la Chapelle des Fonts Baptismaux et, vers la même époque, édification de la tour actuelle, où se retrouvent encore les vestiges de la tour du sanctuaire primitif; vers 1467, la Chapelle de Trazegnies. La sacristie ne fut élevée qu'au XVIIe siècle, quant au campanile actuel, il ne fut placé qu'en 1774-1776. Ces diverses campagnes de construction n'ont cependant pas nui à l'unité de l'ensemble qui constitue un étonnant morceau d'architecture gothique tertiaire où l'art brabançon s'affirme dans toute sa majesté.

L'intérieur impressionnera le visiteur par ses dimensions inaccoutumées.

Les sculptures sont remarquables. Notons celles ornant les portails où l'on voit une Madone * entourée de deux anges musiciens et des rois mages; cette Vierge à l'Enfant (fin du XIVe siècle) est peut-être la plus belle, la plus noble et la plus touchante de toutes nos Madones gothiques; puis dans le chœur, les statues des douze Apôtres *, sont des compositions de toute beauté qui par leurs profils rappellent les chefs-d'œuvre de Nicolas Sluter; enfin les chapelles garnissant le déambulatoire offrent une intéressante suite d'écoinçons où se coudoient assez curieusement des sujets profanes et sacrés.

canal de Charleroi à Bruxelles. C'est à Hal que se séparent les lignes de chemins de fer 94 Bruxelles-Tournai et 96 Bruxelles-Mons, ainsi que les axes routiers N. 7 Bruxelles-Mons et N. 8 Bruxelles-Tournai. Cette charmante ville d'une superficie de 2.950 hectares, dont un cinquième environ occupé par des bois, pour une population de 20.000 âmes tire ses ressources à la fois du commerce, de l'agriculture et de l'industrie. Importante fabrique de chiorée.

L'artisanat (vannerie) est en voie de disparition.

Centre d'art, Hal est aussi un des hauts lieux de la chrétienté en Brabant.

Pèlerinage très couru à la Vierge miraculeuse.

Syndicat d'Initiative (V.V.V.) : Stadhuis, tél : (02) 56.54.11.

Hôtel-restaurant des Eleveurs.

Plusieurs salons de dégustation et magasins de souvenirs religieux.

Spécialités locales :

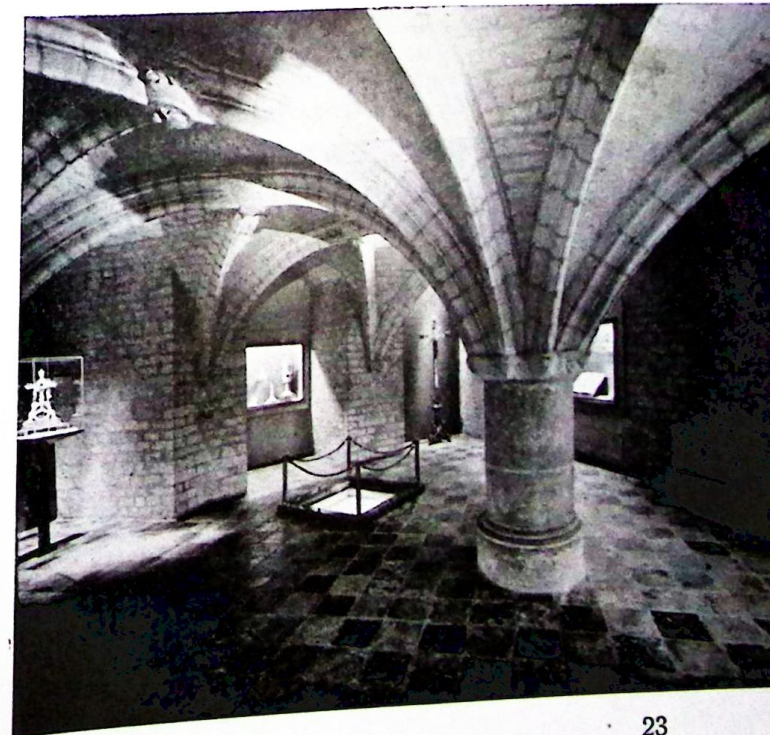
- les colliers de mastels;
- les crottes de Hal;
- la bière de Hal (Duivelsbier).

Manifestations religieuses et folkloriques :

Le dimanche de la Mi-Carême (Laetare), grand cortège carnavalesque avec la participation du géant local « Vaantjesboer », de groupes costumés et de nombreux corps de musique.

Le dimanche de Pentecôte, grand cortège historique de Notre-Dame de Hal. Ouverture des portes de la basilique dès 2 h 30 du matin. Messes à partir de 3 heures. Départ du cortège marial, à 15 heures. Kermesse de la Pentecôte.

La crypte qui s'étend sous le chœur renferme le Trésor de la Basilique Saint-Martin.



Le mobilier est d'une extrême richesse. La pièce la plus précieuse pour les croyants, reste la *statue miraculeuse de la Vierge**, objet d'un culte séculaire, qui constitue un type extrêmement rare d'iconographie religieuse où la Mère de Dieu, trônant en majesté est figurée allaitant son Fils; cette statue, dont l'histoire fut écrite par ce grand humaniste que fut Juste Lipse, date du début du XIIIe siècle. Elle aurait appartenu à sainte Elisabeth de Hongrie, qui la donna à sa fille Sophie de Thuringe qui, elle-même, la remit à sa fille Mathilde, laquelle la confia, en 1267, à l'Eglise de Hal. Cette statue, devant laquelle s'inclinèrent souverains, princes et notables de tous pays, fut à l'origine de la prospérité de Hal et des trésors d'art considérables recueillis par le sanctuaire. Sa coloration noire actuelle est probablement la conséquence d'une oxydation.

Sous l'arc du chœur, une Croix triomphale, en bois, du XVe siècle, traitée avec la précision et la finesse d'une orfèvrerie.

Dans la chapelle latérale (côté Evangile), dite Chapelle de Trazegnies, très beau retable en albâtre* œuvre que Jean Mone, attaché à la Cour de Charles Quint, acheva en 1533. On y voit les sept sacrements figurés en médaillons, surmontés d'une adorable « Charité de saint Martin » que somme un tabernacle coiffé lui-même d'un pélican.

Dans le déambulatoire (côté Evangile), tabernacle mural à double face où figurent, en relief, quatre scènes de l'Evangile : l'Entrée à Jérusalem, le Lavement des Pieds, la Dernière Cène et Jésus au Jardin des Oliviers; une des quatre portes en laiton de cette réserve eucharistique est datée : 1409.

L'Hôtel de Ville est un élégant édifice de style Renaissance (1616).

Fonts baptismaux de 1446, soutenus par huit lions, œuvre représentative de l'art gothique, due à Guillaume Lefevre de Tournai. Tombeau de Joachim, fils de Louis XI, dauphin de France, mort en 1460 (déambulatoire, côté Evangile).

Sous la tour, trente-deux boulets de canon occupent une niche; il s'agit d'un souvenir du siège soutenu victorieusement par la ville, les 9 et 10 juillet 1580 contre les Gueux. D'après la tradition, Notre-Dame serait apparue à cette occasion sur les remparts de la cité et aurait recueilli les boulets dans son giron.

La crypte qui s'étend sous le chœur renferme le *Trésor** de la basilique.

Visite : les dimanches et jours fériés pendant la saison d'été. En dehors de ces jours, sur demande adressée à l'Administration communale (Hôtel de Ville).

Ce trésor est composé d'œuvres d'art admirables offertes au cours des siècles par les princes et dignitaires en hommage à la Vierge miraculeuse : ostensor-reliquaire, en argent partiellement doré, travail bruxellois ± 1460, don de Louis XI, à l'époque où le monarque était encore dauphin de France et résidait au château de Genappe; ostensor, en argent, en forme de tour gothique, œuvre bruxelloise du début du XVIe siècle, offerte à la Vierge, en 1513, par Henri VIII, roi d'Angleterre, quelques années avant son apostasie; signalons encore des chandeliers, calices, ciboires, reliquaires, couvertures de missels, dentelles du XVIIIe siècle, couronnes de la Vierge et de l'Enfant Jésus (fin du gothique), le Livre d'Or de la Confrérie de Notre-Dame de Hal, avec reliure en veau, sur bois portant la date : 1344, et enfin, la souche du chêne, qui fut encastré dans le pavement de la crypte, vraisemblablement



Sur la Grand-Place de Hal, la statue du célèbre violoncelliste Servais semble contempler la majestueuse basilique.

au XIVE siècle et qui fut peut-être conservé en témoignage d'une dévotion mariale antérieure à l'arrivée de la statue miraculeuse.

Toutes ces œuvres sont adroitement mises en valeur par un éclairage approprié.

En quittant la basilique, voir sur la Grand-Place (Grote Markt), toute proche, la *Statue d'Adrien-François Servais*, célèbre violoncelliste, né à Hal, le 6 juin 1807 et mort, en cette ville, le 26 novembre 1866. Cette statue est l'œuvre de Godebsky, gendre de l'artiste.

Après avoir suivi les cours du Conservatoire Royal de Bruxelles, Servais fit, sous les conseils de Fétis, ses débuts à Paris, où il remporta un succès éclatant, prélude à une tournée européenne qui le conduisit, en Angleterre, en Allemagne et en Russie. Nommé en 1848, professeur de violoncelle au Conservatoire de Bruxelles, Servais marqua ses leçons du sceau de sa forte personnalité. Compositeur de talent — on lui doit, entre autres, trois concertos, des caprices pour violoncelle et piano ainsi que seize fantaisies — Servais accueillit chez lui quelques musiciens figurant parmi les plus grands qu'ait engendrés le XIXe siècle et, notamment, Rossini, Wagner, Liszt, Vieuxtemps, Fétis et Emile Houssiau.

A l'intention des amateurs de petite histoire, signalons qu'on procéda, le 27 novembre 1866, dans l'après-midi, à l'ablation du cœur du musicien.

Ce cœur fut placé dans une urne et offert à la ville; il reposerait, aux dires de certains chroniqueurs, sous le monument commémoratif. D'autres défen-

dent la version selon laquelle le cœur aurait été enterré au cimetière communal à côté de la dépouille de l'artiste. La question reste toujours pendante.

Sur la Grand-Place, également, l'*Hôtel de Ville** (classé), élégant édifice, de style Renaissance, construit en 1616. D'une architecture très légère, ce bâtiment se distingue par sa façade monumentale avec tour centrale, placée en avant-corps et précédée d'un gracieux perron à arcades, ainsi que par sa toiture d'ardoises, percée de fenêtres à fronton et volutes.

Quelques belles façades baroques ornent encore la Grand-Place et les rues avoisinantes.

Derrière la basilique, l'*ancien Hôpital*, qui faisait partie autrefois du Collège des Jésuites, est un édifice de style baroque remontant à 1650-1660 environ.

Cette construction (classée par arrêté royal du 30.12.1933), présentement (1965) dans un état déplorable, sera incessamment restaurée.

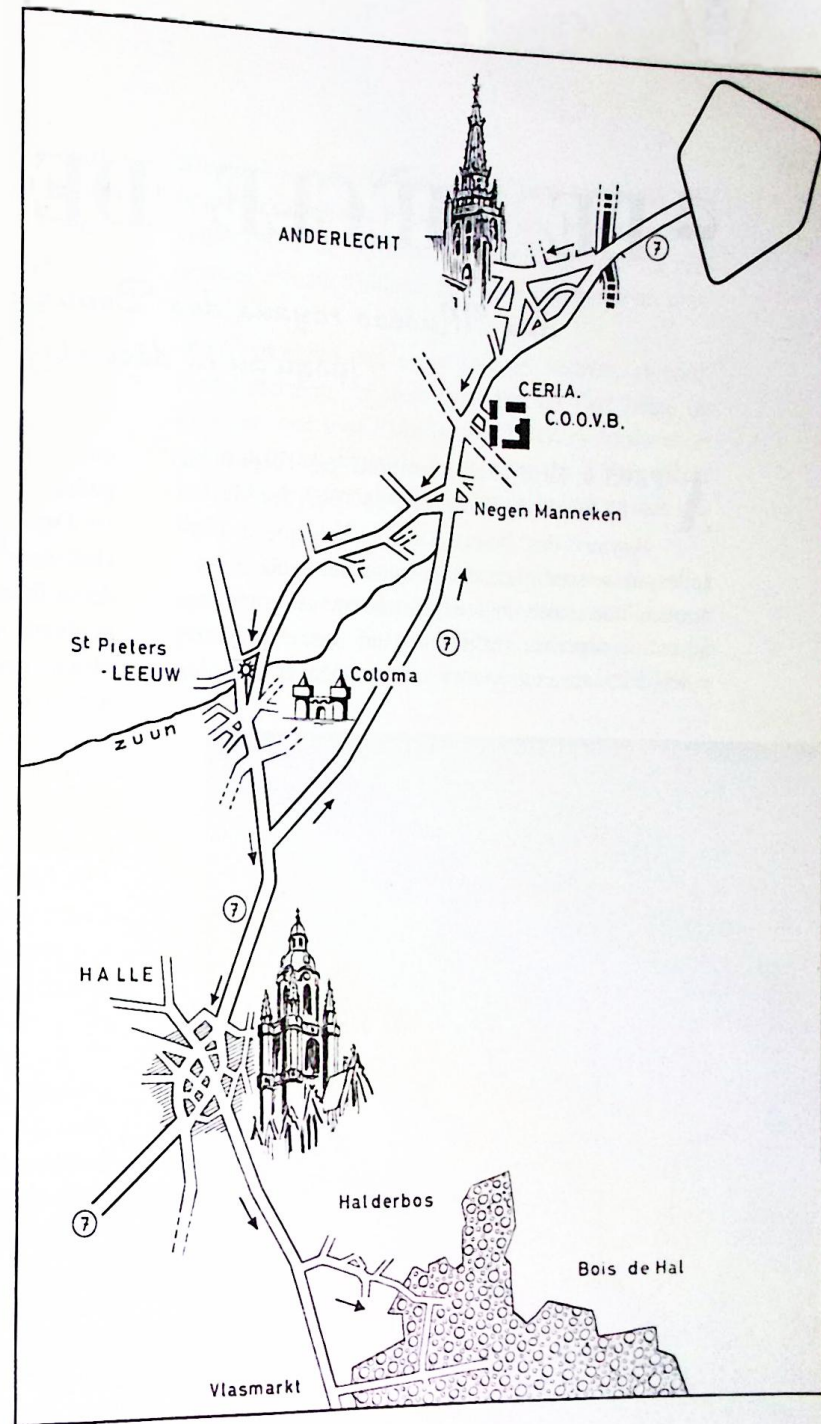
Au-delà du Canal de Charleroi à Bruxelles et de la gare s'élève l'*Eglise Saint-Roch*, édifée en 1928, d'après les plans de l'architecte Smolderen.

Le sud-est du territoire est occupé par le *Bois de Hal** (Halderbos), d'une superficie approximative de 570 hectares. Ce bois, propriété de l'Etat depuis 1930, constitue un des derniers lambeaux de l'antique forêt charbonnière qui couvrait, autrefois, la majeure partie du Brabant et dont la Forêt de Soignes en est un autre vestige.

Planté de hêtres rouges, de chênes et de jeunes sapins, doté d'un remarquable réseau de promenades, cette réserve boisée enchante par la diversité de sa flore et de ses espèces arborescentes tous les vrais amateurs de dépassement et de solitude.

Au cœur du bois, le long de la Vlasmarktdreef, non loin du carrefour des Huit Drèves (Acht-dreef), subsiste le pavillon de chasse — converti de nos jours en remise — des ducs d'Arenberg, propriétaires du domaine avant la guerre 1914-1918.

Signalons, in fine, que la distance entre le centre de la ville et le bois est de 4 km environ (accès par la R. 54 Halle-Nivelles).



Les touristes ne disposant pas de voiture personnelle prendront, à la gare de Hal, l'autobus 115 a, Halle (station) Braine-le-Château - Braine-l'Alleud et descendront au lieu-dit Vlasmarkt où débute la Vlasmarktdreef.

Retour à Bruxelles :
— pour les automobilistes : par la N. 7 (15 km);
— pour les piétons :
— soit par le train (lignes 94 ou 96),
— soit par le tram (ligne H).
Yves BOYEN.

Le carrefour des Huit Drèves du Bois de Hal.

“ LE SIÈCLE DE RUBENS ”

aux Musées royaux des Beaux-Arts à Bruxelles
jusqu'au 12 décembre 1965

A PRES le large succès remporté par l'exposition « Le Siècle de Brueghel » en 1963, les Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique à Bruxelles, ne se sont plus souciés que d'une seule chose : donner une suite logique, fastueuse et grandiose, à cette superbe réalisation qui nous présenta, voici deux ans, un aperçu très complet et des plus

intéressants de la peinture flamande de la fin du gothique à l'aube du baroque.

Depuis lors donc, le dynamique conservateur en chef des Musées, M. Philippe Roberts-Jones, aidé de sa fidèle attachée, Mademoiselle Eliane de Wilde et d'une importante équipe de collaborateurs, s'est assigné pour tâche l'aménagement d'une nouvelle présentation, « Le Siècle de Rubens ».

Et voici, certes, une exposition qui fera date dans les annales de l'histoire de la peinture ancienne, tant les œuvres présentées sont exceptionnelles de qualité, dignes de la plus grande admiration et, par ailleurs, elles honorent hautement la Société Générale de la Caisse d'Epargne et de Retraite qui, à l'occasion de son centenaire a assuré le mécénat de la manifestation, et, dont le sens des valeurs culturelles en a permis la réalisation.

Car, faut-il préciser que ce fut une entreprise coûteuse et difficile de faire revivre aussi fastueusement qu'il le mérite ce grand siècle, l'un des plus importants et des plus féconds de toute l'histoire de la peinture flamande.

Près d'un an et demi d'efforts ininterrompus sont à la base de ce gigantesque ouvrage d'art, de cette somptueuse galerie de peintures, dessins et gravures.

L'exposition, placée sous le haut patronage du Ministère de l'Education nationale et de la Culture, mais surtout de l' « International Council of Museums » (I.C.O.M.), justifiait aux organisateurs l'espoir d'une très large collaboration des musées étrangers, les nôtres, bien que très riches, ne possédant bien sûr pas toutes les œuvres majeures de nos grands peintres.

« Une exposition se voudrait toujours être idéale, nous a dit M. Jones; hélas, certains musées, heureusement rares, ne répondent pas aux demandes de prêts et par ailleurs, le transport de nombreuses œuvres trop fragiles est très souvent impossible... Je crois cependant que nous pouvons nous féliciter du résultat de nos démarches, tant en Belgique qu'à l'étranger, tant auprès des musées nationaux, qu'auprès des collectionneurs privés. »

Parmi les directeurs de certaines Galeries d'art, d'aucuns se seront sans doute rappelé ce cri d'alarme que lança, voici un peu plus de dix ans, René Huyghe, conservateur en chef du Musée du Louvre, lors d'un important congrès de critiques d'art : « Nous sommes en train de dilapider inconsidérément notre patrimoine universel, disait-il, en imposant ces déplacements continuels à des peintures anciennes qui ne les supportent pas toujours sans dommage... ».

Mais les plus grandes précautions ont été prises et le transport des œuvres aujourd'hui exposées s'est effectué par des spécialistes très attentifs et conscients de la lourde responsabilité qui pesait sur eux. En outre, ces tableaux, bien que d'une valeur artistique inestimable, sont couverts par une assurance dont le

Brueghel » avait été fixé à trois cent cinquante millions, on saisit toute l'importance que revêtira la nouvelle exposition, la qualité supérieure des œuvres présentées, comme d'ailleurs la hausse constante du marché de l'art » !

L'exposition met avant tout en vedette, et combien justement, ces trois symboles de l'art belge de l'époque, que sont Rubens, van Dyck et Jordaens et qui restent les sommets incontestés du XVII^e siècle aux yeux des connaisseurs et historiens du monde entier.

Un ensemble de cent vingt toiles, esquisses et dessins, provenant de septante musées et collections privées, représentent ces trois grands maîtres, tandis que près de trois cents autres œuvres dont la sélection



P.-P. Rubens : autoportrait (Musée Albertina de Vienne —
Photo : Fonds Albertina.)



P.-P. Rubens : Le Parc du Steen - Bruxelles : Collection Julière.
(Photo : Copyright A.C.L.)

plafond a été fixé à cinq cents millions de francs belges.

« Et celui-ci sera crevé sans aucun doute, nous affirma Mademoiselle de Wilde. Si l'on se rappelle que le plafond pour l'exposition « Le siècle de

tion s'est opérée grâce à une commission belge de critiques d'art dont le choix s'est essentiellement porté sur des tableaux signés ou dont l'authenticité était attestée par des documents, et qui englobent des toiles d'une centaine de peintres comme d'Arthois, van



P.-P. Rubens : La Montée au Calvaire.
Bruxelles : Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique.
(Photo : Copyright A.C.L.)

Es, Francken, van der Meulen, De Momper, Seghers, Adrien Brouwer, Jan Fijt, Jan Peeters, etc., complètent ce magnifique panorama de la peinture au XVIIe siècle.

Cette splendide réalisation réclama dans douze salles du musée un réaménagement complet : outre le décrochage de tous les tableaux précédents, il fallut vider entièrement cette partie du musée réservée à l'exposition du siècle de Rubens, de toutes les sculptures et statues, pesant parfois plusieurs centaines de kilos, qui l'ornaient. Mais un réel effort fut surtout accompli en ce qui concerne la tapisserie murale : les immenses panneaux de velours ternis par les ans ont en effet été remplacés élégamment par une souriante petite toile de jute grise et voici certes un

décor rêvé pour le faste et la grandeur des compositions qui s'étalent sous nos yeux.

Mais ce faste et cette grandeur sont avant tout le fruit d'une large collaboration internationale.

La plupart des œuvres exposées proviennent de collections particulières comme celles de la Reine d'Angleterre ou de l'Américain, Paul J. Getty et de musées étrangers.

Parmi les participations les plus importantes, il convient de noter celles du musée de Leningrad, de l'Espagne, dont le Prado a prêté l'une des toiles les plus aristocratiques de Rubens, son célèbre « Jardin d'Amour », œuvre directement inspirée par le site d'Elewijt et qui d'ores et déjà constitue l'un des clous de l'exposition avec l'immense portrait de Charles Ier d'Angleterre, tableau peint par Van Dyck et appartenant actuellement au Musée du Louvre de Paris. La principale œuvre de Jacob Jordaens, ses « 4 Evangélistes », provient également du Louvre. On peut admirer aussi « Saint Ignace de Loyola » de Rubens et « La Mort de Cléopâtre » de Van Dyck, envoyés par le Musée Brukenthal de Sibiu, « Le Triomphe de F. H. de Nassau » de Jordaens par le Musée de Varsovie et tant d'autres œuvres en provenance de tant de pays comme la Suède, la Suisse, l'Italie, l'Angleterre, la France, l'Espagne, la Hongrie, les Etats-Unis, la Russie, etc., qu'il est impossible ici d'en donner la nomenclature complète. Tous les grands musées du monde entier se sont ainsi partagé, au hasard de la politique et des générosités des grands, les plus belles œuvres de nos grands peintres.

Aujourd'hui, cette exposition ouverte jusqu'au 12 décembre, permet à tous une vision complète, précise et particulièrement éclatante de l'art du XVIIe siècle.

Tous les genres y sont représentés : le sujet religieux ou mythologique, le portrait, le paysage et la marine, la nature morte et le tableau de fleurs, la scène de guerre, etc.

Rubens à lui seul d'ailleurs, touche à tous ces genres.

Albert Bailly, dans la revue « Exportation » décrivait le peintre en ces termes : Il aimait les représentations de combats d'animaux, ses portraits sont nombreux et quelques fois austères; il peignit même quelques paysages, mais il s'écarte trop de la vérité et ce genre ne convient pas à son tempérament excessif. Rubens n'a rien d'un observateur. Sa grandeur

Van Dyck : Portrait de Charles Ier, roi d'Angleterre.

Paris : Musée du Louvre.

(Photo : Service de documentation des musées nationaux de France.)

est fille de son imagination pléthorique. C'est un apoplectique de la couleur et cela explique que la mesure lui fasse défaut et que ses œuvres soient plus théâtrales que réellement émouvantes.

Rubens s'est plu avant tout, à jouer le rôle du grand seigneur, et tandis que Jordaens demeurait fidèle aux sujets inspirés par la vie du peuple, le peintre-ambassadeur recherchait la faveur des grands de l'Eglise et de la Cour en magnifiant leur puissance. Son merveilleux élève, Antoine Van Dyck fit de même, mais peut-être avec plus de finesse et, certainement, avec un sens plus aristocratique. Dans sa vie fastueuse, Rubens prend souvent l'allure d'un parvenu et une ostentation quelque peu naïve transparaît dans ses œuvres; il est un grand bourgeois formé par une époque où le luxe et la prospérité matérielle favorisent à Anvers, la classe puissante des marchands.

Sous le règne d'Albert et Isabelle, les sciences et les lettres brillent d'un éclat tout particulier en Belgique. La culture intellectuelle, si négligée dans les hautes sphères au siècle précédent, est devenue l'ornement obligé des esprits prétendant à la distinction. Rubens fut un intellectuel remarquable. Il parlait et écrivait avec talent plusieurs langues. Ses travaux d'histoire et de littérature méritent d'être cités et il faut reconnaître que ce colosse de l'imagination était un ambassadeur des plus fins et des plus prudents... Il aimait toutes les manifestations de l'esprit et l'on peut affirmer qu'il fut un homme universel d'une déconcertante puissance de vie.

Il fut incontestablement l'étoile de l'illustre pléiade de peintres anversois, les Pierre Brueghel II, Otto Venius, Adam Van Noort, Teniers le père et Teniers le jeune, François Snijders (qui peignit souvent les animaux dans les « chasses » de Rubens), Jordaens, le grand maître qui a dépassé Rubens en certaines toiles par le naturel et une sublime simplicité, De Crayer et Van Dyck, le roi des portraitistes.

Rubens, né en 1577, mort en 1640, domine son époque par l'éclat d'un génie surhumain.



Catalogue.

432 pages reproduisant tous les tableaux et quatre planches en couleurs. Prix : 100 F (L'achat du catalogue donne droit à un ticket d'entrée gratuit)

Droit d'entrée.

20 F. Abonnement : 75 F.
Historiens d'Art, artistes : 10 F.
Groupes (minimum 10 personnes) : 5 F.

Jours et heures d'ouverture.

Jusqu'au 12 décembre 1965, tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 17 heures.

Visites guidées.

Sur demande. S'adresser au secrétariat de l'exposition, 9, rue du Musée, Bruxelles. Tél. : (02) 12.56.52.

Adresse.

Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, 3, rue de la Régence, Bruxelles.

Renseignements.

Tél. : (02) 12.56.52.

ASSE, TERRE DU HOUBLON

ASSE, l'une des communes les plus importantes du Payottenland et des plus anciennes de notre pays, était jadis une des plus nobles baronnies du Brabant en même temps que le chef-lieu de la seigneurie d'Asse.

Prosperité et splendeur, hélas, disparurent dans la nuit des temps au lendemain de la Révolution française.

Mais Asse est resté malgré l'édification de nombreuses villas résidentielles et le taux constant d'accroissement de la population, un village paisible et avant tout agricole où, loin de l'industrialisation et du machinisme, la nature s'impose souveraine, semant de sauvages et profondes vallées bordées de sites campagnards et de plaines aux panoramas incomparables, tandis que les habitants respectent encore les traditions de leurs aïeux, menant comme par le passé, la vie ardue et pénible, mais combien belle et méritoire, de cultivateurs. Et pourtant, on ne surnommait les Assois que rarement « Boeren », contrairement aux villageois de Terheiden, qu'on appelait très souvent les « torenboeren », ceux de Essene, les « patattenboeren » ou les « hopboeren », ce dernier surnom étant également attribué aux habitants de Hekelgem...

Asse, fier de son passé illustre, se défendait d'héberger en son sein d'autres gens que des « heren ou meneeren », c'est-à-dire des seigneurs... Ces sobriquets cependant furent remplacés plus tard par le terme assez péjoratif de « Koekefretters », par suite de la gourmandise des habitants pour ces exquises couques brunes au sucre, dont la saveur fit à cette époque la renommée du boulanger La Hoese dans tout le pays.

Il semble, aujourd'hui, que le surnom de « Boeren » ou plus exactement celui de « hopboeren » maintenant, veuille détrôner son prédécesseur.

Depuis de nombreuses années déjà, de longues rangées de perches à houblon voisinaient élégamment avec de larges étendues de champs de betteraves et de pommes de terre.

La culture du houblon prit dans cette région un développement tel que, en 1954, lorsque l'Institut National Belge du Houblon, cette association sans but lucratif, fondée en 1932, pour la recherche et l'amélioration de la qualité belge du houblon, fut forcé d'abandonner sa station expérimentale d'Essene à la suite de l'aménagement de l'autoroute Bruxelles-Ostende, il choisit la commune d'Asse pour y reconstruire ses laboratoires, y poursuivre ses travaux et y élargir ses activités.



Dans la région de Asse, de hautes perches à houblon s'étendent à perte de vue...

Depuis lors, les recherches sont toujours restées à la pointe du progrès pour conditionner la prospérité et la rentabilité de la culture belge.

Le programme des travaux effectués à l'Institut et leur orientation dans les mois à venir fut esquissé dernièrement, en présence notamment de MM. Héger, ministre de l'Agriculture et Courtoy, député permanent de la Province de Brabant, à l'occasion du dépôt du bilan annuel.

Les essais de culture, sur le sol belge, des variétés réputées : Saaz - Tettngang - Hallertau, ont produit d'excellents résultats et des avis autorisés estiment que la qualité de ces replants peut être avantageusement comparée à celle des houblons fins importés.

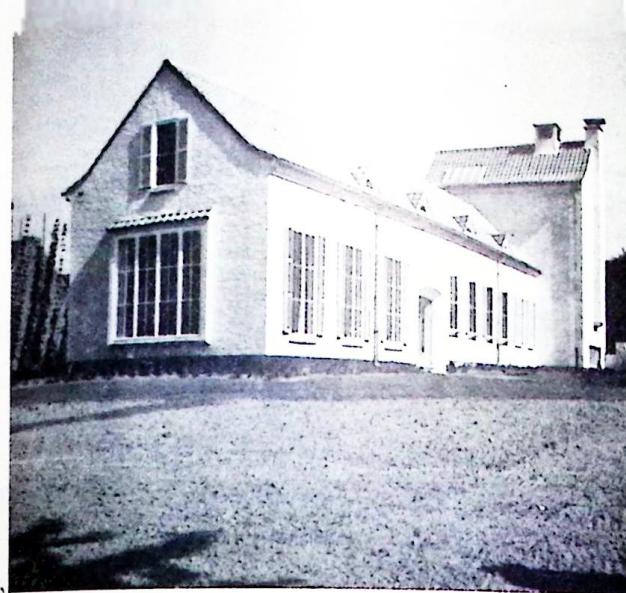
Une petite brasserie expérimentale est en voie d'aménagement aux fins de pouvoir confectionner, de manière systématique et rigoureusement identique, de petits brassins donnant toutes les garanties de reproductibilité nécessaires à l'exclusion des moindres différences dues à des imperfections de matériel ou de mode opératoire.

En outre, la mise en fonctionnement de cette installation mettra bientôt en évidence les qualités de finesse d'un nouvel hybride dénommé « Eurhop », et sur lequel on fonde déjà beaucoup d'espoir...

Parmi d'autres travaux de recherches, il faut citer :

- la lutte contre les plantes adventices ;
- le remplacement des fils de fer tuteurs par des fils de coco ;
- un nouveau procédé de séchage.

Un comité scientifique, qui sera composé de professeurs les plus représentatifs des différentes disciplines qui concernent le houblon, sera installé dans le but de coordonner les divers travaux de recherches qui seront entrepris dorénavant. En attendant que ce comité scientifique arrive à des conclusions définitives, l'étude de la valorisation du houblon sera poursuivie sur la base de règles antérieures, à savoir, la limitation de la culture aux quatre variétés rete-



Le pavillon d'accueil de l'Institut national belge du Houblon, à Asse.

nues par la commission des races du Ministère de l'Agriculture et une garantie de pureté des races par un contrôle plus efficient.

Ces quelques projets, assurément, soulignent hautement l'œuvre utilitaire et sociale de l'Institut National Belge du Houblon, et dès à présent, préparent pour l'avenir un grand essor de la culture et de l'amélioration du houblon belge, pour le plus grand profit des planteurs et négociants en houblon d'abord, des brasseries ensuite et des petits Belges enfin, car César — à qui l'on attribue tant de citations —, n'aurait-il pas dit : « De tous les buveurs de bière, les Belges sont les meilleurs et les plus braves ».

MARC-ANTOINE.

“ BIEDERMEIER ”

Les Fleurs dans la peinture autrichienne du XIX^e siècle

UNE fois de plus, la Province de Brabant a été heureuse d'accueillir en sa salle d'exposition sise rue Saint-Jean, 6, à Bruxelles 1, tout le charme et la resplendissante beauté des fleurs, l'une des manifestations les plus émouvantes de l'art dans tous les pays, mais principalement dans cette chère région amie qu'a toujours été la Basse-Autriche.

Au vernissage de cette exposition, assistaient MM. de Néeff, gouverneur de la province de Brabant, Cornaro, chargé d'affaires de la Basse-Autriche, Kinds, chargé d'affaires d'Autriche auprès du Marché Commun, Cappuyens, vice-gouverneur du Brabant, Van Bever, Malherbe, Courdent et Rowie, députés permanents, Kestelin, greffier provincial, Kuntner et Maurer, députés provinciaux de Basse-Autriche, Hermann, directeur au gouvernement de Basse-Autriche, Feuchtmüller, conservateur du Landesmuseum de Vienne, Mme Van Leynseele, échevin des Beaux-Arts de la ville de Bruxelles, Mlle Van den Heuvel, échevin de l'Etat civil, M. Duwaerts, directeur du service des Relations culturelles et publiques de la province de Brabant, ainsi que de très nombreuses personnalités du monde des Arts, des Lettres et de l'Industrie.

« La peinture de fleurs de l'époque Biedermeier, nous a dit M. Rupert Feuchtmüller, représente l'un des témoignages les plus aimables et les plus gracieux de l'art autrichien. Le style direct de sa sensibilité et une certaine poésie raffinée dans la présentation, lui procure un éclat qui lui est propre. Sans doute, cette heureuse harmonie artistique n'a pas été créée sans idée

préalable. Une brève rétrospective historique nous montre les diverses forces qui ont donné naissance à cette tendance.

Nous savons déjà de l'époque baroque, que la peinture des fleurs avait acquis une signification très profonde. Le Prince Eugène ne fut pas seulement un grand botaniste, mais également un collectionneur averti de précieuses gravures.

Toutefois, la peinture florale du XVIII^e siècle ne remplissait pas uniquement des fonctions décoratives. Ceci est prouvé par les activités du Hambourgeois Franz Werner Tamm, qui s'était joint au fondateur de l'Académie de Vienne, Peter Strudel, pour travailler avec lui. Cette joie, dans la beauté des fleurs, est restée, à côté de l'intérêt scientifique, une des sources essentielles d'inspiration des tendances artistiques.

Il y eut également les arts décoratifs, comme la manufacture viennoise de porcelaine, qui accordèrent une importance de plus en plus grande à la peinture florale, en remettant à Josef Nigg l'enseignement dans ce domaine. Alors que la peinture de fleurs devint une matière d'enseignement à l'Académie de Vienne, depuis 1733, on pouvait déjà trouver dans la ville résidentielle de nombreux sujets de contemplation. Il suffit de se rappeler les nombreux festons de fleurs dans les fresques baroques, mais aussi le fait que les galeries de tableaux de l'empereur, ainsi que celles de l'Académie, outre les grandes collections privées, possédaient les plus précieuses peintures de fleurs de l'Ecole hollandaise.

La botanique et les beaux-arts du

XVII^e siècle ont éveillé la compréhension, mais ont également entraîné le sens d'observation et de perfectionnement des artistes. Il n'est donc pas étonnant que les pièces florales s'écartèrent de plus en plus des grandes compositions décoratives ou à caractère scientifique, pour conserver une fonction indépendante. De l'expérience propre résulte une peinture poétique, la note purement pratique fut imprégnée de la force de persuasion de la nature.

La composition florale de l'époque Biedermeier ne doit rien à la notion de naturalisme. Tout d'abord, un parallèle montre la richesse des possibilités qui, à partir d'une composition classique sévère, tendent vers un dessin réaliste de la nature, en passant par des scènes gracieuses. Le maître en cette matière fut Ferdinand Georg Waldmüller (1793-1865), qui sut composer d'une manière magistrale une idylle de coupes, de verres, d'ornements et de bijoux étincelants, avec des fleurs lumineuses. La beauté incomparable de la rose domine maintenant la diversité colorée des fleurs d'autant. Cet intérêt dans l'aspect artistique. Cet intérêt a conduit plus tard à la que extérieure a conduit plus tard à la peinture impressionniste d'Olga Wisinger-Florian (1844-1926), dont l'œuvre dépasse largement cette époque.

La peinture de fleurs de l'époque Biedermeier autrichienne est un accomplissement terminé dans le passé. A l'heure actuelle, il manque aux artistes le désir de reproduire la beauté passagère; nous nous laissons cependant attendre à la poésie de cette tendance artistique et sommes enchaînés à cette naïveté, alors que nous l'avons perdue depuis longtemps ».

Un spectacle
impressionnant
et inoubliable

La Procession aux Chandelles de Montaigu

Il y a quelque temps déjà — la toute dévouée Madame Spitaels, responsable des services à cette époque, nous précisera d'ailleurs que le fait se passait en 1948! — les Bruxellois avaient eu, par des communiqués publiés dans la presse, leur attention attirée par la Fédération touristique du Brabant sur un pèlerinage qui a gardé son caractère primitif : celui de Montaigu.

Pour stimuler davantage encore le vif intérêt de ce dernier, la Fédération, dans les vitrines des locaux qu'elle possédait rue du Lombard, évoquait la « Procession aux chandelles », qui s'y déroulait. Une très belle vierge en bois sculpté du XVIII^e siècle, un saisissant épisode de la procession par le peintre R. Dierickx, divers dessins ainsi qu'un ensemble de chandelles réparties avec un art charmant donnaient vie et émotion à l'évocation des pèlerins qui se rendaient à Montaigu, chaque année, le premier dimanche après la Toussaint.

L'importance de cette manifestation folklorique est-elle encore à souligner? Le spectacle unique de ces pèlerins, qui montent vers le sanctuaire, rosaire et chandelle au poing, est vraiment inoubliable.

« Mélant des fleurs à des ciguës
Et des jurons à des prières
Ils triment par les bruyères
Les pèlerins, vers Montaigu »,

chante le bon poète Victor Kinon, qui a consacré au pèlerinage un de ses plus charmants poèmes.

Ils viennent là pour y honorer Notre-Dame dans la belle église construite en 1609, à l'initiative des Archiducs Albert et Isabelle, au sommet d'une colline, par l'architecte et peintre anversoïse Wenceslas Coebergher.

DANS LA LEGENDE.

Les origines du temple de Notre-Dame de Montaigu se perdent dans la légende, comme celles de tous les sanctuaires illustres.

Comme la colline où est bâtie l'église est à peine plus élevée que les campagnes environnantes, le nom d'*Aspricolis*, que ce lieu porte en latin, celui de Scherpenheuvel, qu'il porte en flamand, et celui de Montaigu qui en est la traduction (?) française, paraît venir plutôt de l'âpreté et de la sécheresse du sol que de son élévation.

Or, à son sommet s'élevait un chêne. Cet arbre, par une bizarre fantaisie de la nature, avait poussé ses branches en forme de croix, si bien que dans ce paysage à peu près désert, le monticule apparaissait donc surmonté d'une grande croix. Comment les âmes simples et dévotes n'auraient-elles pas été saisies par le phénomène étrange? Aussi, dès le début



MONTAIGU. — Le Houten Molen.
Dans le fond, la basilique Notre-Dame.
(Gravure par Hondius.
Cabinet des Estampes, Bruxelles.)

du XVI^e siècle, des croyants vinrent-ils y accomplir des dévotions et y déposer des ex-voto. On ne tarda pas à y attacher une statue de la Vierge.

Eug. De Seyn, dans son « Dictionnaire Historique et Géographique des communes belges », s'en réfère à l'auteur de tant d'ouvrages d'érudition, le philologue Juste Lipse, pour nous conter la suite de la légende : « Vers 1514 un berger, conduisant son troupeau à la montagne, y trouva, appendue à un vieux chêne, une statue de la Sainte Vierge avec l'enfant Jésus. Croyant qu'il lui était permis de s'approprier cette charmante image, il la détacha et la mit religieusement sous son vêtement. Mais lorsqu'il voulut partir, il ne put bouger, étant comme cloué au sol. Ne voyant pas revenir son pâtre, le propriétaire du troupeau alla à sa recherche. Il le trouva à la montagne, tenant toujours la statue sous son vêtement. Ayant eu connaissance de ce qui s'était passé, le fermier comprit que Marie voulait être honorée dans ce lieu. Il prit la statuette des mains de son berger et l'attacha de nouveau au chêne. La pâtre était délivré et put reconduire son troupeau ».

UNE VIVE DEVOTION SE MANIFESTE.

Des pèlerins, de plus en plus nombreux, accoururent sur les lieux.

De plus en plus aussi, ils prétendirent que s'y accomplissaient des miracles, des guérisons inespérées. Montaigu a fait également partie des pèlerinages qui étaient jadis assignés aux malfaiteurs, aux réprouvés et aux criminels, pour obtenir leur pardon. Bref, une vive dévotion se manifesta envers Notre-Dame du Chêne. Alexandre Farnèse, prince de Parme, vint y prier en 1578, avant de commencer le siège de Sichein, tombé au pouvoir des gueux.

Enlevée par les iconoclastes, en 1580, l'image fut remplacée par une autre statue qui avait appartenu à une pieuse femme, Agnès Fredericx, de Diest.

En 1602, Jean de Mire, évêque d'Anvers, ordonna une enquête à ce sujet, et il fit arracher l'arbre. Les habitants taillèrent dans ses débris des statues de la Vierge dont beaucoup ont été emportées au loin et offertes à des pèlerinages étrangers, où l'on va invoquer la petite Vierge qui est venue de Belgique. C'est ainsi qu'on la vénère à Sainte-Walburge d'Audenarde et à Tournon, dans le Languedoc (France).

La même année, la statue fut placée dans un oratoire en bois, que Godefroid van Thienwinckel, curé de Sichein, avait fait construire. Cet oratoire fut remplacé, en 1603, par une chapelle bâtie en briques qui exista jusqu'à l'achèvement de l'église actuelle.

UN FAIT MERVEILLEUX

Dans la série d'articles qu'il a consacré, en 1954, aux « Pèlerinages pour l'Année Mariale », A. Jacoby, relatant celui de Notre-Dame de Montaigu, signale que dans le modeste oratoire, long de 1 m 75 sur 1 m 50 de large, où fut transportée la statuette de la Vierge, se produisit un fait merveilleux.

Le 3 janvier 1603 se réunirent à Sichein les échevins des villages environnants pour discuter des affaires d'intérêt commun. Etaient présents : Mathieu Oudenrogge de Bekkevoort, Edouard Vuckelen de Waenrode, Henri Reymackers de Wersbeeck ainsi que Barthélemy Schellen et Laurent Van Cauten.

La réunion finie, ils s'en retournaient chez eux par le chemin de Montaigu. Arrivés devant la chapelle, ils y entrèrent. Tout en priant, ne voilà-t-il pas que Vuckelen croit apercevoir une gouttelette rougeâtre sur les lèvres de la statuette! Il se lève, s'approche de l'autel et, de son doigt, essuie le liquide; effaré, il constate que c'est du sang. Une deuxième goutte apparaît. Voyant cela, Oudenrogge se lève à son tour pour essuyer et se rendre compte lui aussi que c'était du sang naturel. Une troisième goutte, puis une quatrième que, tour à tour, Raeymakers et Vuckelen essuient. D'où provenait ce sang?

Ce n'est pas de la peinture car jamais la statue n'a été peinte et, comme ce jour-là il fait clair et sec, ce ne peut être non plus de l'humidité.

Oui, c'était bien du sang pur, authentique, naturel.

Telle fut la déclaration unanime, faite sous serment par les cinq témoins, devant les magistrats de Sichein; et leur déposition fut munie du sceau de la ville.

Dès lors, faut-il s'étonner que cette année-là ait été favorisée d'un grand nombre de grâces obtenues à Montaigu. L'historien Numan mentionne, rien que pour cette année, quarante-neuf guérisons contrôlées. Au mois d'octobre on dénombrait dans la petite chapelle en bois, 153 béquilles, sans compter bon nombre de bandages, soutiens, ex-voto, etc. Partout et particulièrement en Europe occidentale, le nom de Montaigu était devenu célèbre. En la fête de l'Annonciation, le 25 mars 1603, l'affluence des pèlerins fut telle qu'on dut allumer 750 feux pour réchauffer les malades obligés de passer la nuit à la belle étoile. Et le 8 septembre, fête de la Nativité de la Vierge, leur nombre fut évalué à plus de 20.000 ».



La vierge miraculeuse.

LA DECISION DES ARCHIDUCS

Les miracles devenant de plus en plus nombreux, de plus en plus extraordinaires, et le nombre des pèlerins s'accroissant sans cesse, les archiducs Albert et Isabelle décidèrent — combien de fois dans l'histoire la politique et la foi n'ont-elles pas eu besoin de s'aider mutuellement! — de construire là, un sanctuaire, celui qui y est encore.

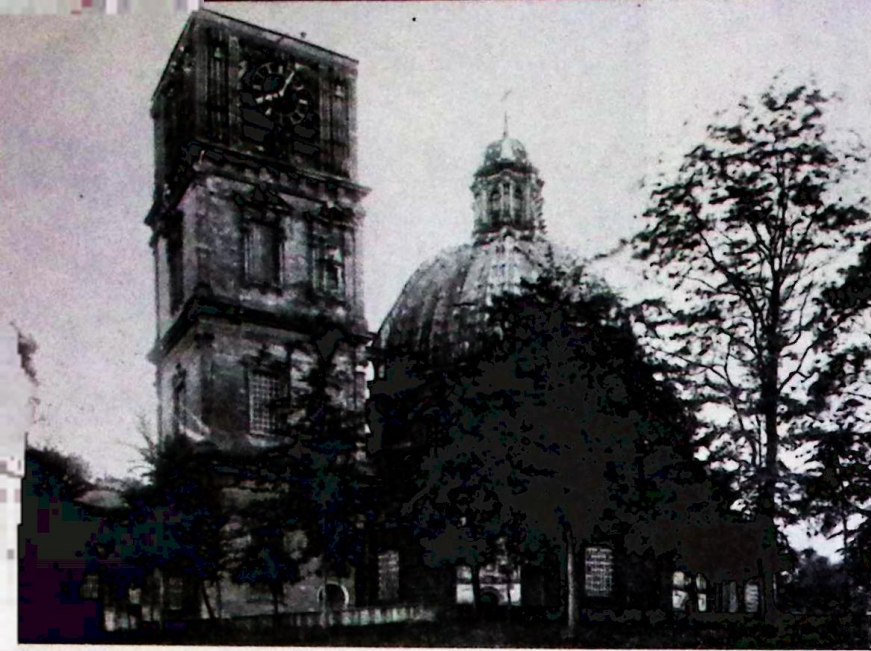
La première pierre en fut posée, le 2 juillet 1609, par les Archiducs, en exécution d'un vœu : les Hollandais ayant mis le siège devant Bois-le-Duc, en 1601, Albert et Isabelle firent vœu de se rendre à Notre-Dame de Montaigu si leurs armées réussissaient à dégager la ville assiégée. La marquis de Spinola ayant forcé les Hollandais à la retraite, les Archiducs accomplirent leur vœu. Arrivés à Montaigu, ils conçurent le projet d'élever à Notre-Dame un splendide temple qui fut terminé en 1627. Ils donnèrent à cet effet, une somme de 300.000 écus. La consécration eut lieu le 6 juin de cette année, avec un éclat extraordinaire par l'archevêque Jacques Boonen.

LA CONSTRUCTION DU TEMPLE.

Ainsi que nous l'avons dit, c'est Wenceslas Coebergher, d'Anvers, architecte et peintre d'Albert et Isabelle, qui dessina le plan et dirigea les premiers

L'église de Montaigu.





En annexe, une haute tour carrée, telle un campanile, abrite les cloches.



travaux du temple; celui-ci est en pierres blanches du pays. La nef circulaire est couronnée d'un énorme dôme à lanterne constellé d'étoiles dorées reposant sur huit piliers reliés entre eux par des chapelles latérales, débordantes. L'une d'entre elles, plus vaste, sert de chœur.

L'ensemble, des fondements à la coupole, figure un autel immense; le dôme surmonté de la croix représente le tabernacle. C'est au-dessus de ce dernier que repose, sur un petit trône d'or massif, l'image miraculeuse de Marie portant son divin fils dans ses bras; la statuette a environ 50 centimètres de hauteur. Le nom de la Vierge se dessine, en caractère de diamant, sur un soubassement d'argent.

Le tableau du maître-autel est une *Assomption* de Martin De Vos, une des meilleures toiles du maître.

L'église renferme de riches trésors provenant des offrandes des pèlerins qui viennent vénérer Notre-Dame pour obtenir la guérison de la fièvre; elle possède aussi une belle tête sculptée du Christ, œuvre de Duquesnoy (don d'Albert et Isabelle); et un Christ en ivoire, du même artiste; et six tableaux remarquables de Théodore Van Loon, représentant des scènes de la vie de la Sainte Vierge; enfin un Reliquaire en argent du XVII^e siècle ainsi que des Fonts baptismaux en laiton, datant de 1610.

Le tracé de l'église n'a pas été effectué selon la tradition. En effet, l'édifice n'est pas en forme de croix, mais octogonal. Il se dresse au centre d'une



place heptagonale, sur laquelle sont branchées une série de rues incluses également dans un heptagone. Il est un des premiers exemples de l'application du style baroque en Belgique, et un des rares édifices centraux qui s'y rencontrent.

DANS UN BUT MILITAIRE ?

Quant au plan de la ville de Montaigu même, il semble avoir été inspiré par celui de la ville vénitienne de l'Italie continentale : « Palma-Nova ».

C'est, avec Mariembourg, Nieuport et Philippeville, un autre exemple en Belgique d'une ville artificiellement créée.

Les archiducs Albert et Isabelle qui firent construire, et la ville, et le temple, obéirent sans nul doute à des préoccupations religieuses mais sans négliger toutefois de prendre des précautions militaires.

Si Philippeville fut créé en 1554, par Charles Quint (lui donnant le nom de son fils Philippe II), qui en fit une place forte pour protéger les frontières des Pays-Bas contre les attaques de la France, il apparaît compréhensible, certain même, que les Archiducs, qui étaient en guerre constante avec les Pays-Bas septentrionaux (contre la famille d'Orange-Nassau), qui munirent la localité d'abord de trois portes fortifiées, puis entourèrent l'enceinte de fossés et de remparts, se préoccupèrent beaucoup d'utiliser, pour la défense ou la conquête, l'excellent point stratégique que constituait Montaigu. Les travaux de défense furent démolis vers la fin du XVIII^e s.

Il suffit de considérer le plan gravé sur cuivre, en 1660, par maître Conrad Lauwers, d'Anvers, pour se convaincre que la physionomie de Montaigu a peu changé depuis cette époque. C'est une ville sainte, une ville rayonnante, au propre et au figuré.

Montaigu a joué, depuis trois siècles, un rôle religieux énorme. Le succès de l'endroit est allé sans cesse grandissant. Ni les guerres, ni les révolutions n'en ralentirent le retentissement croissant.

LES CHANDELLES ?

Mais direz-vous, pourquoi les chandelles ? D'après l'auteur de l'Histoire de la ville de Diest, la procession aux chandelles fut instituée en souvenir de la peste qui, en 1629, désolait le Brabant. Les habitants, épouvantés des ravages de ce fléau, supplièrent le curé de Montaigu d'organiser une procession pour obtenir l'intercession de la Mère du Sau-

La plan de Montaigu, en 1660.

veur. On promena dévotement la statue autour du temple, tous les habitants tenant en main une chandelle pour faire à la Vierge un cortège de lumières... et la maladie, dit-on, disparut !...

Cette version semble exacte bien que d'autres écrivains rapportent que la manifestation ne remonte qu'à 1734, alors que la dysenterie exerçait de cruels ravages à Montaigu et aux environs. La procession également réclamée eut lieu et il s'ensuivit une guérison générale.

Que voulez-vous, les bonnes gens de cette époque préféraient les interventions divines à celles des Esculapes !

A titre de reconnaissance, il fut décidé de renouveler annuellement cette procession qui eut lieu de 7 à 10 heures du soir, ce qui ne devait pas manquer d'en augmenter le pittoresque. Mais depuis plus d'un siècle, la cérémonie, qui a gardé son caractère primitif, est fixée à 3 heures de l'après-midi.

Naturellement, comme tout se commercialise, les gens de Montaigu se transforment en marchands de chandelles, ce qui les fait nommer, un peu par humour, « Kaarskatten », les « Chats aux cierges ».

COMMENT ELLE SE DERoule

Un nombre considérable de milliers de pèlerins s'y rendent chaque année. Il y a environ de deux cent-cinquante à deux cent-septante processions et pèlerinages par an, c'est-à-dire que de deux cent-cinquante localités différentes, des gens pieux y viennent en cortèges.

Toutes les régions des Flandres y sont représentées, de nombreux pèlerins accourent de la Wallonie et d'autres venus de Hollande s'y rencontrent.

Ces processions s'échelonnent de mai à novembre, les premières, les plus nombreuses peut-être, pendant le mois consacré à la Vierge, la dernière, la procession aux chandelles, le dimanche qui suit la Toussaint.

Le réputé folkloriste Albert Marinus a fait en 1958, de la manifestation originale et grandiose qui clôture la saison, une relation extraordinairement vivante, fouillée, d'une rare sensibilité, que nous sommes heureux de pouvoir reproduire in extenso.

« Nous sommes au seuil de l'hiver, écrit-il, les jours sont courts déjà, l'obscurité tombe vite. Aux vêpres de trois heures, une foule considérable se presse dans l'église où déjà scintillent les lumières. Au dehors, une foule plus grande encore stationne, ayant vainement tâché de pénétrer dans le temple. C'est une foule silencieuse et recueillie, mais qui n'obéit pas moins à des tendances boussulantes et comprimantes. Dès les vêpres chantées, le flot de l'intérieur et celui de l'extérieur se rencontrent sous le porche, et il faut une solide poitrine et de solides jarrets pour résister aux compressions qui se manifestent en sens contraire, vous poussent, vous soulèvent, vous transportent. Le mieux à faire est de se laisser aller au gré des courants et des flots. On tourne sur soi-même, on est plaqué contre les murailles, immobilisé. Déjà les prières à haute voix commencent. Certains murmurent leurs dévotions, d'autres, des femmes surtout, les crient d'une voix stridente, éraillée, en fausset. A l'intérieur, une double haie de quêteurs tend des sébilles; à l'extérieur, une double haie d'estropiés sollicite des aumônes.

Mais voici le dais qui sort de l'église. Dès qu'il paraît sous le porche, les pèlerins tirent de leur poche des paquets de chandelles qu'ils allument, et un cortège désordonné se met en route dans le grésillement de la cire et le scintillement des flammes. Un fleuve de feu se déroule. Des milliers et des milliers de cierges flambent tout d'un coup. La brise du soir les fait vaciller, tandis que la fraîcheur de



Les chandelles flambent et grésillent sur le passage du cortège.

l'air automnal accroît la clarté et la grandeur des flammes. De la foule, s'élève un torrent de prières. C'est un spectacle éblouissant.

Aux paysans, les plus nombreux, dont la plupart ont des physionomies extraordinaires, des faces breugheliennes, aux paysans dont les visages prennent des traits extatiques, sont mêlés un grand nombre d'étudiants de l'Université de Louvain, dont les toques d'astrakan ou les bérêts grenats tranchent sur les casquettes aux teintes et aux formes diverses.

A l'air, si pur tantôt, se mêlent maintenant la fumée et l'odeur des bougies qui fondent. Leur nombre est si grand que l'on sent la chaleur augmenter. Le cortège contourne l'église, s'engage dans le chemin de croix et le chemin du rosaire qui entou-

Ici, s'agenouillent des pèlerins.



rent le chœur, dans l'ancien cimetière dont les tombes dressées prennent des aspects sinistres. Serait-ce un cortège de revenants ? Assisterions-nous à la résurrection des morts ? Les figures contractées par la tension pieuse, pâles sous les lueurs des chandelles, ont des traits d'un autre monde, des traits dantesques, des traits de jugement dernier. Tandis que les cloches du campanile sonnent le glas sans discontinuer, cette foule d'où surgissent des clameurs de prières et d'invocations, continue sa lente procession dans les flots de ses lumières et les nuages de ses fumées. La procession ne dure pas longtemps, le spectacle est court, mais combien impressionnant et inoubliable ! Les prières s'apaisent. Dans le cimetière de-ci de-là, des paquets de cire flambaient encore, des lueurs semblent se promener à ras du sol, telles des lucioles ou des feux-follets.

Seraient-ce des âmes en peine ?

Avec une rapidité extraordinaire, la foule se disperse, tandis que ça et là des retardataires ou des âmes inquiètes, des âmes curieuses d'impressions fortes, des âmes qui attendent que se produise un miracle souhaité, espéré, circulent encore, isolées, visages contractés, nerfs tendus.

Mais pourquoi ces gens qui, tantôt, allumaient à la fois des dizaines de bougies et en tenaient des paquets brûlant dans les deux mains, les éteignent-ils dès la procession finie, et en enfouissent-ils les restes dans leurs poches, au risque de tacher leurs habits ? C'est que ces chandelles, par une grâce particulière, jouissent de la propriété de soulager bien des douleurs physiques. Devant une image de la sainte Vierge ou de sainte Anne, dans les fermes du Hageland ou de la Campine, dans les maisons des quartiers populaires de nos villes, quand un malade éprouve des douleurs particulièrement pénibles, ces restes de chandelles de Montaigu, on les rallumera. Grâce à eux, les souffrances seront dissipées ou allégées. Ils gardent, pendant un an, cette faculté. Aussi importe-t-il de retourner l'année suivante à la procession ».

Alex. VOLONT.

LE MILLENAIRE DE L'ATELIER MONETAIRE DE BRUXELLES

L'atelier monétaire de Bruxelles célébra cette année son millénaire. En effet, la plus ancienne monnaie frappée à Bruxelles — un denier d'argent imité de ceux de l'archevêque de Cologne — a été émise vers 965. La section de Bruxelles de l'Alliance numismatique européenne, la Monnaie de Bruxelles et la Bibliothèque royale ont voulu commémorer dignement cet anniversaire par une exposition, qui s'est tenue à la Bibliothèque Albert Ier.

L'exposition comportait quatre parties. La première fut consacrée à la localisation de l'atelier qui connut bien des emplacements et bien des vicissitudes avant de s'établir dans les locaux de la rue Hôtel des Monnaies, qu'il occupe encore aujourd'hui.

Le visiteur put examiner la série complète de tous les types monétaires produits par l'atelier de Bruxelles et notamment un bel ensemble de pièces à portraits des archiducs Albert et Isabelle (1598-1621), de Philippe IV (1621-1665), de Charles II (1665-1700) et de Marie-Thérèse (1740-1780). Quelques pièces rares avaient été prêtées par plusieurs musées étrangers et collectionneurs privés.

La technique de frappe, tant ancienne que moderne, put être étudiée grâce aux photos et aux divers instruments qui figuraient à l'exposition.

Enfin, un planisphère montra les pays étrangers pour lesquels la Monnaie de Bruxelles avait frappé.

Cotisations pour 1966 : 100 F

Nous prions nos membres de vouloir bien, dès à présent, songer au renouvellement de leur cotisation et de verser la somme de 100 F (pour l'étranger : 120 F) ou de 160 F (pour l'étranger : 190 F), pour une ou les deux éditions de la « Revue Brabant », au C.C.P. n° 3857.76 avant le 15 décembre prochain.

Nous attirons l'attention des lecteurs, désireux de souscrire un abonnement à notre revue, que celui-ci prend toujours cours au 1er janvier.

Les numéros du dernier trimestre peuvent être obtenus à raison de 15 F le numéro.

« VISAGES D'HAÏTI »

A PRES le bel ensemble d'artisanat polonais, l'Office des Métiers d'Art du Brabant a patronné l'exposition « Visages d'Haïti » qui nous entraîna bien au-delà des mers.

D'un jour à l'autre, toute l'atmosphère s'était métamorphosée : des brumes poétiques du nord, nous étions passés aux soleils tropicaux tempérés par les grandes ombres des palmiers qu'agitent les brises océanes.

HAÏTI ? Une des grandes Antilles, mais aussi une petite République occupant la partie occidentale de l'île, un pays de quatre millions d'habitants, épris de liberté qui, après des luttes héroïques a proclamé son indépendance le 1er janvier 1804. De langue française et de religion catholique, Haïti partage avec la Belgique la devise : « L'Union fait la Force ».

Que connaissons-nous encore de cette jeune et sympathique République ? Avant tout son café, tant apprécié des importateurs anversois qui en achètent pour quelque 500 millions de francs par an, le coton, le sel et surtout son rhum d'une saveur toute particulière quasi inégalable. Outre ces produits, Haïti dispose de quelques forêts aux essences variées fournissant des bois précieux et des fibres végétales, acajou, taverneau, gaïac, osier, etc...

Tout un artisanat s'est développé à partir de ces matériaux, l'Haïtien qui a l'âme artiste, avec des moyens de fortune — marteau, ciseau, couteau ordinaire — évide par exemple un tronc d'acajou, le façonne et le polit. Il en fait des bols, des services à liqueurs, des plateaux, des figurines, danseurs et paysannes; avec le sisal ou la paille il confectionne des jeux de sous-verres, des sacs à main et différents autres objets à caractère fonctionnel ou décoratif, et dont cette exposition avait pour but d'offrir quelques échantillons intéressants. De plus, des tableaux provenant des meilleurs artistes donnèrent une idée de la peinture, très florissante en Haïti.

Après que M. Malherbe, député permanent et président de l'Office des Métiers d'Art du Brabant, eut évoqué Haïti et rendu hommage aux auteurs des objets exposés, Madame Lucienne H. Estimé, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire d'Haïti, remercia avec émotion l'orateur, le Chevalier de Néeff, gouverneur du Brabant, M. Kestelin, greffier de la province de Brabant, et leurs collaborateurs pour l'appui auquel son pays doit cette suggestive présence. A cette occasion, S. Exc. Madame Estimé a offert une réception très réussie à laquelle assistaient de très nombreuses personnalités des divers milieux de la capitale.

M. d. V.

Le Journal d'une Forêt

Jeudi 1^{er} novembre

La très fort gelé. C'est l'ultime blessure que peut supporter la sylvie. Sans répit, les branches pleurent des larmes de feuilles. Beaucoup d'entre-elles n'ont pas eu le temps de roussir. Pour quelques

essences, la complète nudité n'est plus qu'une question d'heures.

Jeudi 8 novembre

Les feuilles tombées voici deux semaines sont déjà recroquevillées, sèches et plus sombres qu'au moment de leur chute. Le contraste apparaît avec une nouvelle avalanche de feuilles tuées par la jolie gelée blanche de ce matin. Le nombre d'arbres entièrement dénudés augmente.

Mardi 13 novembre

Une avalanche de feuilles de chêne s'abat sur un étang.

Ces derniers jours, de fortes pluies ont trempé la forêt. Contre les berges d'un ruisseau, des amas de coquilles de faines se sont formés; les fruits, libérés, luisent de propreté au fond des eaux transparentes.

Jeudi 15 novembre

Toutes les feuilles de tous les hêtres sont tombées. Ni le gel, ni le vent ne sont responsables de cet événement attendu mais surprenant par sa totale et brusque réalisation.

Les sentiers disparaissent et se confondent à l'ensemble du sol uniformément roux.

Dimanche 18 novembre

Des centaines de palombes occupent de grandes surfaces forestières. Quand, ensemble, elles se posent

sur le sol et forment une vaste nappe bleu-pâle, le décor, naturellement sombre, s'égaie. De temps en temps, comme un essaim d'abeilles, ces ramiers reprennent leur vol et s'élèvent vers les cimes de quelques hauts arbres sur lesquels ils se posent, groupés.

Lundi 19 novembre

De solitaires feuilles tardives se détachent encore. Légères, tourbillonnantes, certaines veulent s'accrocher à moi comme pour solliciter mon aide et leur faire éviter le contact du sol, leur tombeau. Parfois, je tends la main pour en saisir une au vol. Mais à quoi bon ? Je la lâche aussitôt et la laisse rejoindre la grande famille des feuilles mortes.

Jeudi 22 novembre

A l'instar des chevreuils, les faisans se rassemblent dès qu'approche l'hiver. Ce fait naturel ne m'empêche pas de considérer extraordinaire le nombre de vingt de ces oiseaux dont j'assiste à l'envol massif à la lisière de la forêt.

Lundi 26 novembre

La neige a menacé de tomber. Le grésil a saupoudré ses granulés. Le verglas a brillé sur les chemins.

Voulant dissiper les lambeaux du souvenir récent de ces premières incursions sérieuses de l'hiver, le temps est aujourd'hui bien moins sévère.

Ceux qui sont certainement très satisfaits de la brusque clémence du ciel, ce sont les bûcherons. Ils travaillent avec une célérité qui trahit leur crainte de voir les récentes coupes sous neige.



Quoique recroquevillées des feuilles de hêtre restent attachées aux branches.

Jeudi 29 novembre

La neige se couche sur la région. Ce n'est pas une forte chute, mais l'unique centimètre d'épaisseur qu'elle réussit à accumuler suffit à rendre le paysage très joli.

C'est au matin que des averses orageuses — accompagnées de coups de tonnerre — sont sorties des nuages gris-foncé, moëlleux de flocons. Sur les chemins d'accès à la forêt, la neige fond. Les arbres ne réussissent pas à faire coller leurs flancs d'une cravate blanche, mais ceux qui sont abattus ressemblent à d'immenses bûches de Noël.

Le pont de bois de l'étang du Fer à Cheval n'a encore laissé violer sa neige que par les pattes d'un écreuil.

Samedi 8 décembre

La forêt traverse une longue période de monotonie entretenue par la tristesse du temps gris, indécis. Plus rien ne transforme le décor; aucune naissance, aucune mort n'est plus attendue. A de pareils moments, on sent beaucoup moins l'attrait de la nature. En hiver, il est très passionnant de passer des journées entières dans un canton restreint, s'il est couvert de neige; par contre, actuellement, deux jours consécutifs au même endroit, c'est déjà ennuyeux.

Mercredi 19 décembre

S'introduisant dans le décor des arbres dénudés, une douce et belle journée ensoleillée fait songer irrésistiblement au printemps. Forte est la tentation



de s'étendre sur l'herbe maigre.

Un défilé de cinq chevrettes et chevreuils me réveille à la réalité saisonnière, car dans ce groupe animé, la présence de trois chevrotins, déjà très robustes, confirme que le printemps est bien du domaine du passé.

Lundi 24 décembre

Des fines extrémités de chaque ramille, jusque sur la plus vulgaire herbe, la nature s'est vêtue de givre. L'hiver paraît enfin décidé à profiter au maximum des mois où il peut imposer son « droit » de faire souffrir plantes et animaux. Comme il doit rire des journées récentes qui osaient se nommer « printanières »!

Quand on songe à l'hiver, on pense à un bonhomme de neige et à un Noël blanc. En sera-t-il ainsi? Les atouts nécessaires sont réunis: la gelée nocturne et, dès le matin, un ciel gris, uni. Les fils de fer barbelés des clôtures s'associent à la préparation de Noël; ils ont encapuchonné leurs ronces métalliques d'une ouate de paillettes blanches. J'ai envie de détacher pareille guirlande et d'en garnir un beau sapin.

Mercredi 26 décembre

Il tombe de légers et poudreux flocons. Les étangs se couvrent d'une fine pellicule blanche qui les fait ressembler à de grands disques posés sur le sol encore sombre (les feuilles recroquevillées dissimulant les amas de neige).

Gilbert Ninanne.

Prochain article: Janvier.

1815 WATERLOO 1965

Le bulletin spécial de la société d'histoire de Waterloo est sorti de presse.

Ce volume de 240 pages contient une vingtaine d'études et articles traitant de sujets inédits ou peu connus, relatifs aux événements de 1815 et à l'histoire de Waterloo et de la région.

La tendance générale de cette publication a été de s'écarter d'aspects trop connus de l'épopée waterloenne.

Parmi les titres figurant au sommaire, citons:

- Le journal intime d'un habitant de Waterloo 1804-1826.
- De l'emploi de fusées à la bataille de Waterloo.
- La bataille vue de Braine-l'Alleud.
- Le nom de Waterloo en Amérique.
- Aspects militaires de l'histoire de Waterloo aux XVIIe et XVIIIe siècles.
- Regard du côté d'Ohain au 18 juin 1815.
- Il y a un siècle et demi: Amours brisées à Waterloo.
- Notes relatives aux origines et à l'histoire de la maison du Q.-G. de Wellington.

- Quelques notes et documents sur le moulin historique de Mont-Saint-Jean.
- La musique militaire impériale à l'époque de la bataille de Waterloo,
- etc...

Le bulletin spécial « Waterloo 150me anniversaire » peut être obtenu:

En Belgique: par versement de 60 F (+ 5 F pour frais d'envoi) au C.C.P. 413.14 de la Société d'études historiques et folkloriques, Waterloo.

IMPROMPTU RUE DE L'ETUVE

*Petit homme arc-bouté sur ta vasque sonore,
Veilleur qui, chaque nuit, entends venir l'aurore
Dans la prime rumeur d'un marché matinal,
Fils du peuple, adulé plus qu'un prince royal,
Dans sa légèreté, que ta pose a de charmes!
Le plus grave passant sourit. Tu le désarmes.
Mais l'enfant t'applaudit sans fin, car il salue
En toi, sa vérité profonde, aimable et nue.*

A. BERNIER.

AVIS - ECHOS - AVIS - ECHOS - AVIS

Les environs de la gare centrale

Sont disparus: l'Hôtel d'Ursel, le vieil athénée royal de la rue Terarken, l'ancien palais Granvenne occupé par la première université de Bruxelles, plusieurs écoles dont celle des sœurs Charlotte et Emily et celle de l'Institut Saint-Laurent de la rue des Douze Apôtres, l'école communale de la rue des Sols.

Dans leur histoire de la Ville de Bruxelles (1845) Henne et Wauters donnent comme suit la signification du mot « Putterie ». « La Putterie dite autrefois — Putenhol — ou Putenhof — Trou ou jardin aux Puits » devait son nom à la grande quantité d'eau qu'on y voyait s'écouler.

On trouvait, en effet, les sources dites « Camborn » ou Source de la Brasserie; « Bloemaerts », « Orets », qui alimentaient les nombreux ruisseaux qui s'y trouvaient.

Quand ce quartier commença à se peupler, la ville dut prendre des mesures pour alimenter les habitants en eau potable, il fut alors édifié le « Groot Pel-lepoel » destiné à recevoir les eaux jaillissant des sources du Coudenberg. Celui-ci a été démoli au moment de la construction de la Galerie Ravenstein; il a été reconstruit dans les jardins du Palais d'Egmont.

De nos jours, plus rien ne subsiste de ce vieux quartier de la Putterie, seuls deux hauts reliefs adossés aux murs de la Gare Centrale rappellent les vieilles maisons qui s'y trouvaient, collées les unes aux autres, formant une sorte de vaste marché, occupées par des négociants, des artisans, des cabaretiers.

A la fin du XIXe siècle, pour se rendre de la place Royale à la place de Brouckère, il fallait parcourir une série de ruelles qui entrecoupaient le quartier de la Putterie — rue des Douze Apôtres — Montagne des Aveugles — Marché au Bois — rue de Loxum — rue d'Arenberg.

Quartier Isabelle et Terarken

Au cours des siècles, ce quartier a subi beaucoup de vicissitudes; jadis l'un des plus riches de Bruxelles, il commença à perdre sa renommée au XVIIIe siècle pour devenir si vétuste et si misérable qu'il fallut le supprimer.

Chaque siècle lui apporta de nouveaux changements.

A l'origine agricole, il commença à s'urbaniser aux XI-XIIe siècles au moment où les Glutines, seigneurs fonciers de l'endroit, commencèrent à morceler leur domaine.

L'étude des transformations de ce quartier pourrait s'appliquer à bien d'autres de notre ville; la vie, dit-on, est un éternel recommencement, n'est-ce pas ce qui se présente de nos jours au sein de la capitale la plus-value des terrains des vieux quartiers n'engage-elles pas les propriétaires à céder leurs vieilles maisons qui ont moins de valeur que le terrain qu'elles occupent.

L'ancien quartier Isabelle et Terarken peut se délimiter de nos jours par les rues Royale, Ravenstein, des Sols, Can-tersteen, des Colonies, de la Chancellerie, actuellement centre de la finance et des compagnies de transport.

Désiré Hilson.

Carrefour de la bonne humeur

En communiquant aux journalistes les détails de la prochaine réception à Bruxelles de Saint-Nicolas, M. Brouwers Tits président de la Commission d'animation du Syndicat d'Initiative, a confirmé qu'en décembre prochain, Bruxelles sera le « carrefour de la bonne humeur ».

D'une part, à la place de Brouckère, on pourra voir fonctionner la « machine à fabriquer 1966 ».

D'autre part, place Rogier se tiendra le 32e Salon des humoristes auquel de nombreux pays seront représentés: l'Autriche, l'Allemagne de l'Ouest, la Roumanie, la Tchécoslovaquie, la Turquie, l'Arabie Saoudite, le Brésil, le Canada, la Thaïlande, la Syrie, l'U.R.S.S., l'Iran, la Tunisie, les Pays-Bas, l'Italie, etc.

Cercle Pégase

Excursions cyclistes: Lundi 1er novembre 1965. — Réunion à 9 h entrée du Bois. Départ à 9 h 15. Pilote et objectif à déterminer sur place.

Dimanche 7 novembre 1965. — Réunion à 9 h 15, entrée du Bois. Départ à 9 h 30. Pique-nique à Braine-le-Château. Pilote: M. R. De Bock.

Excursion pédestre: Lundi 1er novembre 1965. — « Toussaint ». Réunion à 10 h 45, place Vanderkindere à Uccle (trams 6, 10, 11, 90, 91). Départ à 11 h. Sukkelweg, Crabbelegat, Kamerdelle, Verwinkeld, Homborch, Linkebeek (P.-N. près de la gare); Dwersbos, Beersel, Drogenbos, Uccle-Calevoet, 14 km. Pilote: M. J. Bernaerts.

Pour rejoindre au P.-N.: Gare du Midi, Tram à l' et 31'. Uccle-Calevoet à 9' et 39' pour Linkebeek.

La faune marine

La 5e exposition de l'Association La Faune Marine, placée sous le patronage du Commissariat Général au Tourisme, est ouverte 23, rue du Boulet, Bruxelles-Bourse, aux jours et heures suivantes: Jeudi de 20 heures à 22 heures; Samedi de 14 heures à 18 heures; Dimanche de 14 h 30 à 18 heures. Fermeture début mars. Entrée gratuite et visite libre.

Cercle royal des « Anciens » Ecole de Commerce Charles Janssens, Ixelles.

Jeudi 11. Armistice. — Jolie balade autornale d'un demi-jour sous les frondaisons or et rouille du Rondenbos. Réunion sons or et rouille du Rondenbos. Réunion Porte de Ninove (départ des vicinaux). Départ du tram à 14 h 30 pour Dilbeek. Dislocation à la gare de Dilbeek (S.N.C.F.B.). Retour à Bruxelles au train de 18 h 01. Pilote: E. Deget.

Dimanche 14. — Balade d'un demi-jour le long de la Voer, de Leeftaal à Terleuven via Vosseme. Départ de la station des bus (gare du Nord, rue du Progrès) à 14h 35 en bus pour Leeftaal. Pilote: E. Deget.

Dimanche 21. — Balade de Zellik à Jette par servitudes et petits chemins. Départ de la station des bus (gare du Nord, rue du Progrès) à 14 h 35 pour Zellik; en bus. Dislocation au terminus du tram 88 à Jette. Pilote: E. Deget.

Au Mundaneum

3, rue du Maelbeek

Au calendrier de novembre, notamment:

Jeudi 4, à 20 h: « Le problème des coupes volantes. — Réalité ou fiction », par M. Dhomen.

Samedi 6, à 15 h: « Connaissance de l'Univers par le cinéma »: Le Canada.

Dimanche 7, à 15 h: « La conquête du Mexique au XVIe siècle », par M. De Wispeleere.

Jeudi 11, à 15 h: « Anniversaire de l'Armistice 1918. Paix ou guerre, par M. M. Cosyn, sous les auspices de l'Union Fédérale pour un gouvernement mondial.

Samedi 13, à 15 h: « Connaissance de l'Univers par le cinéma »: Le Danemark.

Dimanche 14, à 15 h: « U.R.S.S. 1965 », par M. Bob Claessens, avocat-professeur.

Jeudi 18, à 20 h: « Le Message d'Erasmus », par M. Vandenberghe, conservateur du Musée Maison d'Erasmus à Anderlecht.

Samedi 20, à 15 h: « Connaissance de l'Univers par le cinéma »: Philippines, Indonésie, Inde.

Dimanche 21, à 15 h: « La Bretagne, cœur de granit sur fond de mer », par M. G. Dopagne, président de l'Association des Ecrivains. (Prof. lum.).

Jeudi 25, à 20 h: « La Religion est-elle périmée ? » par M. G. Steveny, pasteur de l'Eglise Adventiste.

Samedi 27, à 15 h: « Connaissance de l'Univers par le cinéma »: La Tchécoslovaquie.

Campagne « Pneus usés »

Comme l'an dernier, « Via Secura » consacrerait encore, cette année, une campagne aux pneus usés. Elle se déroulera en novembre et décembre 1965, et sera organisée avec le concours de l'Union professionnelle des spécialistes du pneu.

Le nombre élevé des accidents dus à des dérapages donne à penser que beaucoup de conducteurs ne se rendent pas compte du danger qu'il y a à rouler avec des pneus usés. La campagne projetée a pour but de leur ouvrir les yeux à ce sujet.

Touring-Secours...

Cent fois millionnaire!

C'est une étape importante que vient de franchir Touring-Secours:

En effet, le porte-parole de cette Association a révélé que depuis 1948 (date de la fondation), les patrouilleurs T.S. ont parcouru Cent Millions de Kilomètres sur les routes belges et qu'ils ont effectué un Million d'interventions, en cas d'accidents ou de pannes.

A signaler aussi que T.S. compte 275.000 affiliés, soit cent mille membres de plus qu'il y a cinq ans.

CALENDRIER TOURISTIQUE et FOLKLORIQUE

NOVEMBRE

- 1 **DANS TOUT LE PAYS** : Célébration de la Toussaint.
DIEST : Pèlerinage folklorique à la Chapelle de tous les Saints. Foire annuelle.
BRUXELLES : Palais du Centenaire : 36e salon de l'Alimentation et des Arts ménagers (jusqu'au 14 novembre).
BRUXELLES : Exposition d'art de la province de Brabant (Palais des Congrès), jusqu'au 7 novembre.
MONTAIGU : Pèlerinages à Notre-Dame (jusqu'au 7 novembre).
BRUXELLES : « Chefs-d'œuvre de la peinture belge des XIXe et XXe siècles ». Musée provisoire d'Art moderne, tous les jours, sauf le lundi (jusqu'au 28 novembre).
BRUXELLES : Eglise Notre-Dame du Sablon : Messe solennelle de la Saint-Hubert et bénédiction des pains.
- 7 **MONTAIGU (Scherpenheuvel)** : Procession aux chandelles.
TERVUEREN : Fête de la Saint-Hubert. Départ en cortège de l'église paroissiale vers 10 h 45. A 11 heures messe en plein air à la Chapelle Saint-Hubert, avec participation de nombreux cavaliers, amazones et sonneurs de cor. Bénédiction des chevaux et de la meute. Distribution de petits pains bénis.
- 11 **DANS TOUT LE PAYS** : Commémoration de l'Armistice de la guerre 1914-1918.
- 13 **BRUXELLES** : Bibliothèque Royale : exposition « La Belgique sous le Consulat et l'Empire » (Tous les jours de 10 à 18 heures jusqu'au 24 décembre).
- 14 **GANSHOREN** : Fêtes de la Saint-Martin. Cortège folklorique.

« LE SIECLE DE RUBENS »
au Musées royaux des Beaux-Arts,
à Bruxelles,
jusqu'au 12 décembre 1965.
Tous les jours sauf le lundi, de 10 à 17 heures. — Renseignements : Secrétariat de l'exposition : 9, rue du Musée, Bruxelles.
Tél. : (02) 12.56.52.

UNE EXPOSITION AU PALAIS ROYAL DE BRUXELLES

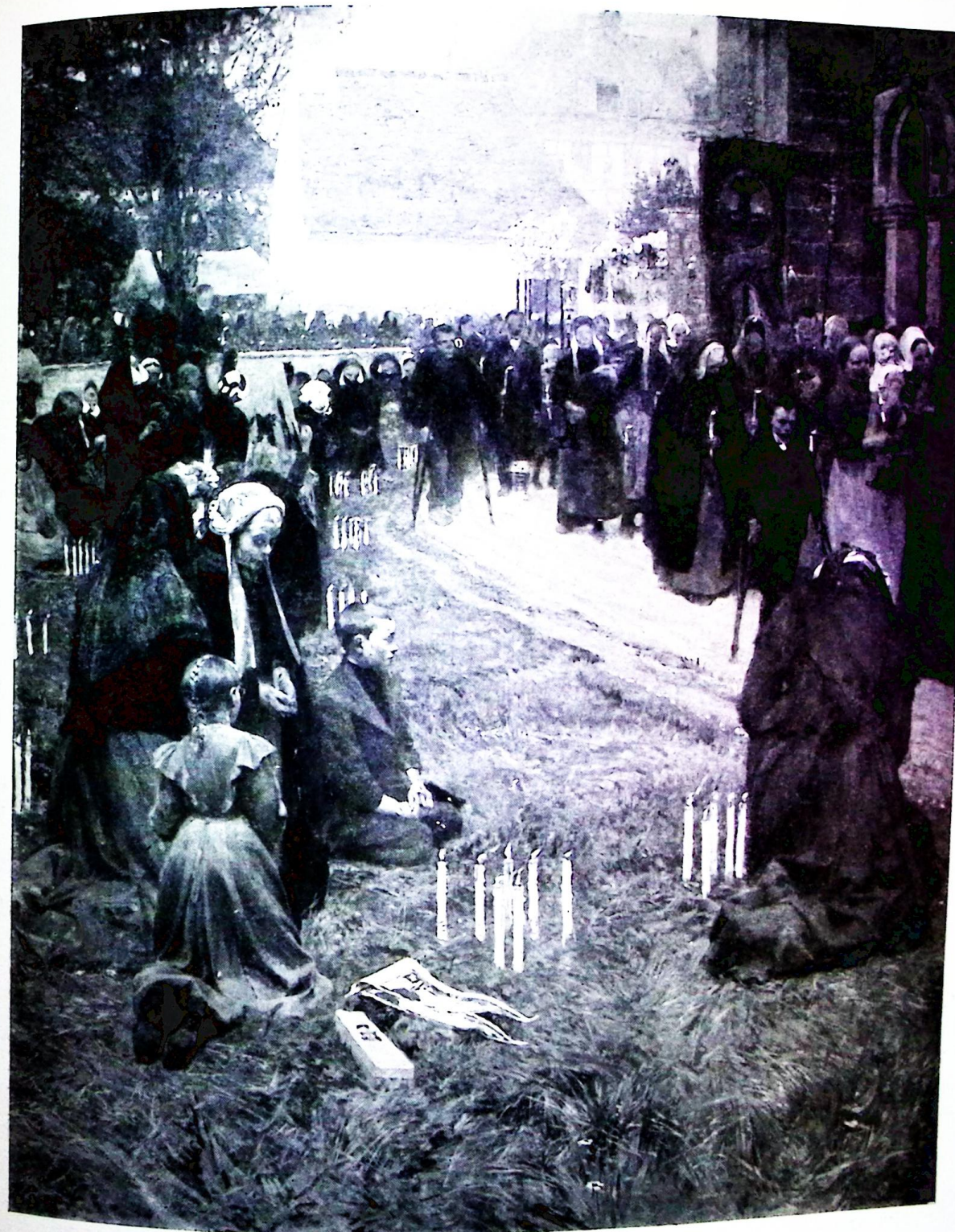
« Léopold 1er et son règne »

Les salons du Palais royal de Bruxelles, mis gracieusement à la disposition du pays par le Roi pour servir de cadre à l'exposition nationale destinée à célébrer le centième anniversaire de la mort du fondateur de la dynastie, seront ouverts de fin novembre au 15 janvier 1966. Le public sera invité à visiter cette exposition qui sera ouverte de 10 à 17 heures, tous les jours, y compris les dimanches. Une prolongation jusqu'à 18 h 30 est prévue les samedis. Aucun droit d'entrée ne sera perçu.

- 20 **ST-JOSSE-TEN-NOODE** : Centre International Rogier. Salons des Vins et Fromages d'Europe (jusqu'au 28 novembre).
- 21 **ST-JOSSE-TEN-NOODE** : Centre International Rogier. Salon de la Caravane (jusqu'au 29 novembre).
- PROMENADES DE L'A.J. SIPPELBERG**, sous la conduite de Mme Paula Reinhard-Van Puyvelde, guide touristique.
- 20-21 novembre :
Samedi 20 : réunion à 14 h 30 devant l'Eglise de Machelen (terminus bus 54). Promenade jusqu'à l'auberge de jeunesse d'Hofstade via Perk et Elewijt.
Dimanche 21 : à la découverte de la Campine brabançonne.
- 4-5 décembre :
Samedi 4 : réunion à 14 h 30 devant les Musées royaux des Beaux-Arts de Bruxelles, rue de la Régence. Visite guidée de l'exposition « Le Siècle de Rubens », suivie d'une promenade à travers la capitale.
Dimanche 5 : réunion à 10 heures au terminus du tram 52 à Drogenbos. Promenade de Drogenbos à Hal par le Bois de Hal.

DECEMBRE

- 1 **MEISE**, à 10 heures : Pèlerinage des forgerons et propriétaires de tracteurs à la chapelle de Saint-Eloi (Hasseltberg).



LA PROCESSION AUX CHANDELLES DE MONTAIGU

Fragment du tableau de Frans Van Leemputten

(Musée des Beaux-Arts d'Anvers)



*PALAIS DE BRUXELLES
La majesté de la Salle du Trône*

On nous dit que nos rois dépensaient sans compter,
 Qu'ils prenaient notre argent sans prendre nos conseils.
 Mais quand ils construisaient de semblables merveilles,
 Ne nous mettaient-ils pas notre argent de côté ?

SACHA GUITRY
 (« Si Versailles m'était conté »)

« Si Versailles m'était conté »
 SACHA GUITRY